

University of Mississippi

eGrove

Electronic Theses and Dissertations

Graduate School

2013

Etude Sur Balzac: De La Question Du Mariage Et Du Bonheur Chez Les Aristocrates Dans La Comedie Humaine

Servane Geraldine Neolet
University of Mississippi

Follow this and additional works at: <https://egrove.olemiss.edu/etd>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Neolet, Servane Geraldine, "Etude Sur Balzac: De La Question Du Mariage Et Du Bonheur Chez Les Aristocrates Dans La Comedie Humaine" (2013). *Electronic Theses and Dissertations*. 1082.
<https://egrove.olemiss.edu/etd/1082>

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at eGrove. It has been accepted for inclusion in Electronic Theses and Dissertations by an authorized administrator of eGrove. For more information, please contact egrove@olemiss.edu.

ETUDE SUR BALZAC : DE LA QUESTION DU MARIAGE ET DU BONHEUR CHEZ
LES ARISTOCRATES DANS *LA COMEDIE HUMAINE*.

A Thesis
Presented in partial fulfillment of requirements
For the degree of Master of Arts
In the Department of Modern Languages
The University of Mississippi

By

SERVANE G. NEOLET

May 2013

ABSTRACT

La Comédie humaine, véritable fresque sociale de la première moitié du XIXe siècle, donne l'occasion à Honoré de Balzac de mettre en scène tous les acteurs de son temps, en particulier, les aristocrates. Représentantes de la classe sociale dominante, nous verrons que les femmes de la noblesse vivent en réalité dans des prisons dorées. Conditionnées dès leur plus jeune âge au respect des convenances et des obligations liées à leur rang, les jeunes filles font l'objet de mariage forcé dans l'intérêt des familles. Mal mariées, les femmes aristocrates doivent ensuite apprendre à concilier le respect de leurs obligations sociales avec leur vie amoureuse en dehors du couple légitime.

DEDICATION

This thesis is dedicated to my grandmother Yvonne, my mother Nicole, and above all to my dear children, Cyprien and Flor. I express a special thank to my daughter Flor, who has been extraordinarily patient for a seven-year-old, in waiting for her mother to stop studying and take care of her.

ACKNOWLEDGMENTS

I am grateful to Dr. Don Dyer for giving me the opportunity to study again, later on in my life. Without the assistantship provided by the Department of Modern Languages, this thesis would not have been possible.

Studying literature has been a wonderful experience for me. I would like to thank Dr. Daniel O'Sullivan, Dr. Anne Quinney and Dr. Olivier Tonnerre. They made the two years of this Master program enjoyable and so interesting.

In addition, I thank Dr. Esim Erdim, professor of Applied Linguistics, for her generous attitude. Her love of teaching is apparent and her classes in pedagogy and translation were both useful and engaging.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
Chapitre 1 : L'aristocratie féminine sous la monarchie de juillet	5
I) L'éducation	5
A) L'institution religieuse	
B) Le rôle des mères	
II) Le mariage	8
A) Les alliances entre les familles	
1. Un mariage imposé par les familles	
2. Un mariage sans amour	
3. Les mariages mixtes : la question de l'argent	
4. L'écart d'âge	
B) Le contrat : l'importance du patrimoine familial et de la dot	
III) La femme : ses devoirs et ses obligations	14
A) La femme : un être inférieur	
1. Sa fragilité et sa faiblesse intellectuelle	
2. La femme et son rôle de mère	
B) L'épouse et la toute puissance maritale	
1. L'obéissance au mari	
2. L'administration des biens	
3. L'interdiction du divorce	
4. La séparation de fait	
5. La religion comme refuge	
Chapitre 2 : Portraits de femmes balzaciennes	22
I) La femme vertueuse	24
A) Les attributs de la femme vertueuse	
1. La soumission aux obligations sociales	
2. La bonté de madame de Beauséant	
3. le courage et l'intelligence de la vicomtess	

B) L'amour, presque sans bornes, de madame de Beauséant	
II) La femme ambitieuse	29
A) L'importance du paraître	
B) Courtiser	
C) La course effrénée vers l'argent	
1. Le mensonge	
2. La manipulation	
D) L'absence de sentiment maternel	
1. La mère et la femme : incompatibilité des genres	
2. La maternité comme garde-fou	
3. Être mère, une nécessité sociale	
4. Être mère, un obstacle aux ambitions personnelles	
Chapitre 3 : Amour et mariage : s'aimer ou s'entendre	38
I) La stratégie amoureuse	39
A) Sortir de l'innocence	
<i>Le Contrat de Mariage, Une Fille d'Eve et La Maison du chat-qui-pelote</i>	
B) Cultiver son bonheur	
1. Quelques conseils de femme à femme	
2. Mise en garde contre les maris : <i>Une Fille d'Eve</i> et analogie avec <i>Madame Bovary</i> de Flaubert	
II) A la recherche d'un amour idéalisé : <i>Une Fille d'Eve</i>	43
III) L'ambition comme obstacle à l'amour	45
A) <i>Le bal de Sceaux</i>	
B) <i>La Duchesse de Langeais</i>	
IV) L'amour comme prise de risque : <i>La Femme abandonnée</i>	48
V) Le bonheur sans amour	52
Le cas de Renée de l'Estorade dans <i>Mémoire de deux jeunes mariées</i>	
Le bon sens dans la relation amoureuse : <i>Le Père Goriot</i>	

Conclusion	55
Bibliographie	61
Vita	64

INTRODUCTION

Lorsque en 1829, Honoré de Balzac publie son premier ouvrage *La Physiologie du Mariage*, première pierre à l'édifice de *La Comédie Humaine*, la France est un pays encore très fortement marqué par la société de l'Ancien Régime ; celle du cloisonnement des classes sociales, de la puissance masculine et de la prédominance de l'Eglise. Si l'on retrace brièvement l'histoire politique de la France de la première moitié du XIX siècle, il faut retenir quelques points essentiels qui permettront de comprendre l'œuvre balzacienne. Le Premier Empire, sous l'égide de Napoléon Bonaparte, est marqué par l'avènement du code civil de 1804 qui régit la société. Quelques grands acquis libertaires de la Révolution sont alors remis en question notamment au détriment des femmes. Nicole Arnaud-Duc rappelle qu'« en France, il est impossible d'écarter les règles qui organisent le mariage et la famille, car elles sont d'ordre public. Ce sont les bons pères, les bons maris, les bons fils qui font les bons citoyens. » (102) Clairement, la domination masculine est réaffirmée. Par ailleurs, la société de l'Empire, en 1808, voit naître une nouvelle noblesse : la noblesse impériale. Elle ne dispose certes plus de privilèges comme celle de l'Ancien Régime mais elle est proche de l'empereur et sert ses intérêts. Elle se mélange à l'ancienne noblesse faisant de l'aristocratie de nouveau l'une des classes prédominantes du moment. La bourgeoisie de son côté, s'élargit et la classe ouvrière améliore sa condition économique grâce à l'industrialisation, même si l'ascension sociale ouvrière reste pourtant limitée. La Restauration de 1814, retour à la souveraineté monarchique, connaît une modification profonde de l'économie. L'essor de l'industrie ainsi que celui de la classe ouvrière continuent de progresser. C'est ainsi qu'après la révolution ouvrière de Juillet, la Monarchie de 1830 est instaurée. Louis-Philippe s'appuie sur la bourgeoisie et non plus sur l'aristocratie pour régner. C'est l'époque à laquelle Honoré

de Balzac commence sa fresque sociale. Passionné par la nature humaine et sensible aux rapports de force entre les différentes classes, l'auteur, issu d'un milieu modeste mais ayant fréquenté les femmes de l'aristocratie, prend un malin plaisir à passer en revue les personnages de ce qu'il nomme *La Comédie Humaine*. Les mœurs de chacun y sont scrupuleusement décrites. Balzac, véritable observateur va rédiger des études analytiques, philosophiques et des études de mœurs sur presque une trentaine d'années. En mettant en scène tous les acteurs de son temps, l'écrivain plonge le lecteur dans le monde grotesque des conflits d'intérêts où les sentiments humains éclatent au grand jour. S'y mêlent tour à tour la bonté, la jalousie, la manipulation, l'innocence, la méchanceté, la vertu, l'avidité, l'égoïsme, l'hypocrisie, la pureté, l'arrivisme, l'amour et la générosité. En choisissant de parler des femmes aristocrates balzaciennes, on tentera à notre tour d'étudier, avec minutie, leur univers. Dès leur plus tendre enfance, les jeunes filles de la noblesse, victimes des préjugés de leur temps, reçoivent une éducation dévote et, ou mondaine. La femme, mineure incapable depuis le droit romain, n'a guère vu son statut évoluer. Considérée comme faible physiquement et intellectuellement, elle est réduite à vivoter au sein de la famille en passant du père au mari à qui elle doit continuer d'obéir. Le code napoléonien réaffirmera haut et fort l'infériorité de la femme et de l'épouse, ces dernières devant en outre se plier aux convenances aristocratiques. Cette série de règles coutumières qui fait de cette classe sociale l'élite de la société de la première moitié du XIXe siècle, enferme la femme dans des devoirs qui deviennent de véritables obligations sociales. Souvent mariée pour préserver les intérêts familiaux, l'épouse ne choisit pas son mari auquel elle se trouve mariée très jeune. Limitée ensuite à être mère, la femme mariée vit une existence monotone, mal aimée elle se tourne vers ses amants à qui elle ne peut guère se livrer totalement. Ayant été l'amant et le confident de plus d'une de ces aristocrates, Honoré de Balzac a touché de suffisamment de près leur vie pour en restituer l'essence même. Il a compris la nature des sentiments qui les habitaient.

Souvent bafouées par des maris adultérins, manquant de liberté, ces aristocrates doivent apprendre à continuer à vivre avec dignité. A travers l'étude de quelques femmes de la noblesse, je m'attacherai à présenter la vision de Balzac sur ces épouses délaissées. Si l'ambition et les intérêts les animent fréquemment, faisant d'elles des manipulatrices ou tout au moins des arrivistes, il est rare que la vertu les mette en valeur. La médiocrité des filles Goriot rivalise avec le diabolisme de madame d'Espard. La naïveté de madame de Vandenesse n'a rien à envier à la soit disante innocence d'Emilie de Fontaine. L'arrivisme de madame Evangelista ne fait pas oublier celui de la duchesse de Langeais. Qu'il est bien rare de trouver une âme vertueuse dans cette galerie de portraits ! La vicomtesse de Beauséant serait-elle de ces femmes épargnées par la critique et le sarcasme de Balzac ? Elle est certes dépeinte comme une grande dame mais sa bonté ne la récompensera pas pour autant. Son bonheur relatif n'aura duré que neuf ans pendant lesquels elle aura vécu l'amour avec Gaston de Nueil avant d'être laissée pour compte. Que peut-on alors déduire de l'existence de ces femmes ? Certainement victimes de leur temps, elles tentent de se hisser tant bien que mal sur ce qui leur reste de liberté et peut-être de bonheur. Y-a-t-il alors encore place pour l'amour dans ces vies et quel est-il ? Balzac n'est pas l'écrivain du romantisme. Pour lui, l'amour est accessoire. Le vrai moteur des relations humaines résulte souvent de conflits d'intérêts. Le danger de la passion amoureuse est l'enlèvement dans la rêverie. L'imaginaire paralyse les relations humaines.

Dans cette étude, nous aborderons donc tout d'abord, l'éducation des jeunes aristocrates au sein de l'institution religieuse mais également dans la famille sous l'autorité maternelle. Elle nous permettra de comprendre leur prédisposition au mariage. Endormies par une éducation dévote, l'oisiveté et l'inutilité de ces femmes font d'elles de parfaites candidates à l'union sacrée. L'organisation du mariage leur restera totalement cachée. Il sera donc intéressant d'examiner les contraintes qui entourent l'institution maritale au XIXe siècle. Les femmes

nobles faisant l'objet de mariages arrangés, nous verrons qu'elles sont étrangères aux tractations du contrat de mariage. Les familles choisissent leurs prétendants pour préserver les intérêts de classe : titre de noblesse et fortune. Il s'agit d'offrir une dot dont le montant convaincra suffisamment les futurs époux particulièrement dans le cas d'un mariage mixte entre bourgeois et aristocrate où l'un obtient un titre de noblesse en l'échange de la fortune de l'autre. Puis, une fois mariées, ces aristocrates devront jouer leur rôle de mère et d'épouse. A ce titre, elles seront soumises à leur mari. Elles n'auront guère que des devoirs et des obligations.

La deuxième partie de notre étude s'attachera aux portraits des femmes balzaciennes. L'inventaire des personnages féminins inclura les aristocrates essentiellement ambitieuses et la grande dame vertueuse, qui reste comme nous l'avons précisé, une exception chez Balzac. Cette galerie de portraits offrira l'occasion de montrer l'importance du paraître et de la courtoisie comme outils de réussite dans l'ascension sociale d'une part et d'autre part, dans le maintien dans la classe supérieure. L'avidité dont font preuve certaines femmes, met à jour leur vraie nature. Elles se révèlent être maléfiques.

Enfin, dans l'ultime analyse, nous essayerons de comprendre si ces femmes peuvent encore faire l'expérience de l'amour. Au sein de leur relation maritale, les épouses tout en se pliant à leurs obligations, pourront tenter de cultiver une sorte d'entente cordiale tout en découvrant le sentiment amoureux en dehors de leur couple légitime. Ne pas trop en faire pour son mari s'avèrerait être un des principaux conseils prodigués à la jeune épouse. Madame Evangelista conseillera ainsi sa fille dans cette voix. Ne pas tomber dans le piège de la rêverie serait également un avertissement de Balzac, même s'il reconnaît que l'innocence de ces aristocrates est ce qui les entraîne fréquemment et malgré elles, dans des relations adultérines sans lendemain. Enfin, pour celles qui sont empoisonnées par l'ambition, l'expérience du bonheur ne se fera pas. Incapables de reconnaître un sentiment sincère, ces aristocrates

passeront à côté de l'amour. Ayant trop fantasmé sur le mari idéal, elles ne le rencontrent pas.

CHAPITRE 1

L'ARISTOCRATIE FEMININE SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET

I) L'éducation

A) L'institution religieuse

Dès leur plus jeune âge les filles sont envoyées au couvent, d'une part pour recevoir une éducation religieuse et d'autre part afin d'être préparées à la vie mondaine. Déjà sous l'Ancien Régime *L'École des Femmes* de Molière illustre les problèmes liés à cette pratique. Agnès, une jeune femme ingénue a reçu son éducation au couvent avant d'y être soustraite pour se marier. « Dans un petit couvent, loin de toute pratique, je la fis élever » (167). C'est ici la voix d'Arnolphe qui espère se marier à la jeune enfant et se rassure en se vantant auprès de son ami Chrysalde : « c'est assez pour elle, à vous en bien parler, de savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer » (Acte I, scène I, 101-102)¹. Cette pratique se perpétue tout au long des XVIIIe et XIXe siècles. Dans l'univers austère et fermé des couvents, qui est une garantie de bonne moralité, on enseigne à ces jeunes enfants les arts d'agrément comme la broderie, le dessin, le chant et la pratique d'un instrument de musique tel que le piano. Les mathématiques ou plus généralement les sciences sont exclus de l'enseignement féminin. Grâce au paraître, ces demoiselles seront à même de se distinguer dans les salons matrimoniaux. Ces réunions informelles organisées par les familles et regroupant les gens de même classe permettent aux jeunes filles de mœurs irréprochables de se faire connaître par l'entremise des mères, des grands-mères et des amies de la famille. Dans *Histoire de la Vie*

¹ Edition Doubleday

privée, Alain Corbin nous rappelle que pour ces filles à marier bien jouer du piano fonde une réputation juvénile, démontre publiquement la bonne éducation (23). À la fin du XVIIIe, *Les Liaisons dangereuses* de Laclos nous plonge dans l'atmosphère de ces salons où les jeunes gens se découvrent. Cécile de Volanges y illustre cette jeune aristocrate qui passe ainsi ses journées à étudier son chant et sa harpe en faisant la connaissance de celui qui pourrait être son prétendant (93). Dans *Le Rouge et le noir*, Madame de Rênal, première conquête de Julien Sorel, « en sa qualité d'héritière »² (48) a aussi reçu son éducation des religieuses du Sacré-Cœur. De même, Emma Bovary, bien que de classe inférieure à ces autres héroïnes, est entrée au couvent des Ursulines à treize ans pour y parfaire son éducation. La lecture, le catéchisme, les prières et les messes rythment ses journées. Les cours de chant font partie de son univers musical. Anne Martin-Fugier précise qu'au sujet des jeunes filles de la bourgeoisie, les connaissances acquises lors de leurs études ne sont qu'« un vernis de culture générale » (215)³, le but n'étant que de faire de ces jeunes filles de futures bonnes épouses et mères de famille. Sous la plume de Balzac, dans *La Femme abandonnée*, la future épouse de Gaston de Nueil est une « jeune personne assez insignifiante, droite comme un peuplier, blanche et rose, muette à demi, suivant le programme prescrit à toutes les jeunes filles à marier »⁴ (136). On ne leur demande pas de se distinguer par la pensée et la réflexion mais plutôt de briller dans le paraître. George Sand, dans *Histoire de ma vie*, insiste sur « le caractère destructeur pour l'être des apprentissages féminins traditionnels et l'extrême difficulté d'y échapper » (Maugue 531). Les femmes sont programmées pour être à la disposition de la famille. Elles seront mères et épouses.

² Edition folio gallimard

³ *Histoire de la Vie Privée*. Vol 4

⁴ Edition CPI

B) Le rôle des mères

Dans le domaine éducatif, leurs mères ont également un rôle à jouer. En dehors de l'enseignement de la lecture dès le plus jeune âge, leur implication est d'autant plus importante que dans une société où le célibat féminin est inacceptable, il leur incombe précisément de marier leurs filles. Sans époux, ces dernières resteraient filles, deviendraient vieilles filles, anormales ou « déclassées » selon la comtesse Dash. « La mère initie au monde ; le confesseur, à la morale et à Dieu » (Perrot 142). Elle perpétue les traditions et assure la transmission de la mémoire. La mère est celle qui initie aux règles du savoir-vivre. Au début du XIXe siècle, Ourika, esclave noire recueillie par madame de B. sa bienfaitrice, nous dépeint ce que peut être une « éducation parfaite » pour l'aristocratie. En parlant de sa protectrice, elle dit : « elle voulut que j'eusse tous les talents : j'avais de la voix, les maîtres les plus habiles l'exercèrent ; j'avais le goût de la peinture, et un peintre célèbre, ami de madame de B., se chargea de diriger mes efforts ; j'appris l'anglais, l'italien, et madame de B. elle-même s'occupait de mes lectures. Elle guidait mon esprit, formait mon jugement »⁵ (69). Les mères les préparent à remplir leur rôle de femme mariée. Anne Martin-Fugier nous rapporte que « les petits travaux à l'aiguille assurent un maintien gracieux et procurent une occasion de montrer de l'élégance et du goût » (188). Elle mentionne que c'est la mère d'Alida de Savignac conseille à sa fille de broder « en causant ; ou bien de faire de la tapisserie » (188) et que toute scène de salon s'accompagne de travaux d'aiguille. L'éducation des jeunes filles nobles, effort conjoint entre la mère et l'institution religieuse a pour effet de maintenir ces jeunes filles en dehors de la réalité. Recluses, elles deviennent de parfaites ingénues, désarmées face aux difficultés, lors de leur entrée dans la vie adulte. Dans *une Fille d'Eve*, le narrateur met un certain cynisme à décrire la pureté de ces femmes, en parlant des filles de Granville. « Eve ne sortit pas plus innocente des mains de Dieu que ces

⁵ Edition folio Gallimard

deux filles ne le furent en sortant du logis maternel pour aller à la Mairie ou à l'Eglise, avec la simple mais épouvantable recommandation d'obéir en toute chose à des hommes auprès desquels elles devraient dormir ou veiller pendant la nuit »⁶ (67). Dans *Le Contrat de Mariage*, Balzac fait dire à madame Evangelista au moment où elle s'adresse à sa fille Natalie : « Sache-le bien, ma Natalie, nous avons toute une destinée en tant que femmes comme les hommes ont leur vocation. Ainsi, une femme est née pour être une femme à la mode, une charmante maîtresse de maison...Ta vocation est de plaire. Ton éducation t'a d'ailleurs formée pour le monde »⁷ (164). Françoise Mayeur précise que « les jeunes filles, dit-on alors, apprendront les devoirs de leur sexe et la véritable piété auprès de leur mère. » Ces activités participent à l'inutilité du temps féminin où les femmes sont reléguées à l'état d'accessoire tout en étant l'objet à la fois du regard masculin et de leurs aînées. Elles sont maintenues dans un état d'endormissement où l'ennui règne et qui est celui des candidates au mariage. Dans *Une fille d'Eve*, Balzac partage avec son lecteur les détails de l'éducation que Marie-Angélique et Marie-Eugénie ont reçue de leur mère, la comtesse de Granville. N'étant « jamais sorties de la zone domestique où planait le regard maternel » et ayant reçu une instruction qui ne dépassait « point les limites imposées par des confesseurs élus parmi les ecclésiastiques les moins tolérants et les plus jansénistes. Jamais filles ne furent livrées à des maris ni plus purs ni plus vierges » (63).

II) Le mariage

A) Les alliances entre les familles

1. Un mariage imposé par les familles

⁶ Edition Gallimard

⁷ Edition Gallimard

Le mariage est généralement le résultat d'une alliance entre deux familles de l'aristocratie voire l'acceptation d'une alliance mixte entre bourgeois et aristocrate si certaines conditions sont toutefois réunies. L'homogamie est un choix dicté par l'intérêt des familles. Les pères sont souvent ceux qui imposent ces unions. Dans *Le bal de Sceaux*, le comte de Fontaine cherche désespérément un mari pour sa fille Emilie. « Cet hiver j'ai amené près de toi plus d'un honnête homme dont les qualités, les mœurs, le caractère m'étaient connus, et tous ont paru dignes de toi »⁸ (91). Les mères jouent un rôle aussi essentiel en ce qu'elles organisent les rencontres lors de salons où se croisent les jeunes filles et d'éventuels prétendants. Dans *les liaisons dangereuses*, la présidente de Tourvel et madame de Volanges décident ainsi du choix du futur mari de Cécile de Volanges qui confie à son amie Sophie Carnay : « si je ne t'ai rien dit de mon mariage, c'est que je ne suis pas plus instruite que le premier jour »⁹ (93). Le mariage entre la jeune femme et M. de Gercourt paraît « avantageux » pour la mère et son amie. Dans *le Contrat de mariage*, s'agissant de la future épouse du marquis de Marsay, il mentionne que sa mère le lui a trouvée en le convaincant du bon parti qu'elle représentait. (203) Si un mariage doit avoir lieu, des tractations d'ordre financier et des considérations liées au nom s'en suivent afin de garantir les intérêts de chacune des deux parties. La cérémonie peut alors être envisagée. Les mariages résultent donc le plus souvent de choix stratégiques où l'amour n'a guère sa place : Les mariages « arrangés », qui exploitent la jeunesse par leurs combinaisons.

2. Un mariage sans amour

Dans *Le Contrat de Mariage* de Balzac, madame Evangelista met en garde sa fille en lui apprenant que deux êtres qui « n'ont que le sentiment...en ont bientôt épuisé les ressources ; et bientôt l'indifférence, la satiété, le dégoût arrivent » (163). Le désir et l'amour ne deviennent qu'accessoires dans le mariage. Ils ne sont pas perçus comme les garants du lien

⁸ Edition Gallimard

⁹ Edition Flammarion

matrimonial, ils ne sont en tout cas pas suffisants. Le plus souvent, l'amour entre les deux prétendants est même totalement ignoré comme pour Indiana. « Elle n'aima pas son mari, par la seule raison peut-être qu'on lui faisait un devoir de l'aimer » (16). Lorsqu'il existe, l'obstacle réside quelquefois dans la différence de classes. Comme c'est le cas dans *Edouard*, Claire de Duras dépeint le tableau d'un amour impossible entre un roturier et la fille d'un pair de France. La relation entre madame de Nevers et Edouard demeure impossible parce-que Madame de Nevers ne peut faire le sacrifice de son nom et de son rang en épousant Edouard. Elle reconnaît qu'en l'aimant elle « offense les convenances sociales »¹⁰ (160). Madame de Nevers, aristocrate ne peut se marier à une personne dont le rang est inférieur dans la société. Il est parfois des exceptions, comme nous le verrons par la suite, les mariages entre bourgeois et aristocrates. Mariées bien avant l'éveil d'un quelconque sentiment amoureux et ce d'autant plus qu'elles sont encore enfants, les femmes, ingénues, découvrent l'amour bien souvent, après le mariage. Déjà, l'innocence de ces jeunes femmes était au cœur de bien des pièces de Molière. Dans *L'École des Femmes*, l'auteur nous montre la naïveté d'Agnès lorsque parlant de sa rencontre avec Horace, elle ne semble pas réaliser qu'elle en tombe amoureux et ne comprend donc pas la colère d'Arnolphe. « Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ? C'est une chose, hélas ! Si plaisante et si douce ! J'admire quelle joie on goûte à tout cela, et je ne savois point encor ces choses-là » (Acte II, scène V, 603-606). Dans *Le père Goriot*, deux siècles plus tard, Delphine de Nucingen se désespère d'avoir été si naïve : « nous sommes si jeunes, si naïves, quand nous commençons la vie conjugale ! »¹¹ (118) Lorsque les jeunes épouses découvrent l'amour une fois mariée, elles découvrent la possibilité d'une relation adultérine dont elles seront sans doute une fois l'affaire conclue et découverte, les victimes. Leur condition féminine les empêchera de se libérer d'un mariage forcé et elles seront exclues de la société. Il faudra donc trouver quelqu'un qui puisse tenir

¹⁰ Edition folio Gallimard

¹¹ Edition Elibron Classics series

son rang. Cependant, le choix social du conjoint évolue petit à petit et débouche sur l'acceptation des mariages mixtes. « L'homogamie est moins forte : on cherche à se marier dans la strate supérieure à la sienne » (Perrot 124). L'ascension sociale par l'accession au titre de noblesse se combine à la richesse de l'autre famille.

3. Les mariages mixtes : la question de l'argent

Les deux filles du père Goriot épousent en effet deux nobles grâce à leurs dots devenant ainsi madame de Nucingen et madame de Restaud. « Un bon père qui leur a donné, dit-on, à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien... Il a juché l'aînée dans la maison de Restaud, et a greffé l'autre sur le baron de Nucingen » (62, 63). Les deux soeurs réussissent à accéder à une classe sociale bien supérieure à celle dont elles sont issues. Anastasie parvient au sommet de la pyramide sociale en épousant un héritier de grande famille aristocrate. Elle est en quelque-sortes une pièce rapportée posée là. Quant à Delphine, elle se voit rattacher à une famille dont le rang n'a pas tout à fait la même noblesse que les Restaud. Grâce à l'argent, monsieur et madame de Nucingen se valent. Ils sont des parvenus. Cette mixité de classes entre bourgeois et aristocrates devient de plus en plus courante vers le milieu du XIX^e siècle, l'intérêt étant d'associer la fortune des uns avec le titre de noblesse des autres. Dans *Le Rouge et le Noir*, lors du bal de M. de Retz, Mathilde de la Mole observe les invités en pensant à son mariage en jetant son regard sur les quelques hommes ennuyeux qui se trouvent là. C'est à ce moment que la marquise de Rouvray s'approche d'elle. Elle vient juste de se marier et a donné à son mari son titre de noble. Ils ont fait « un mariage de convenance uniquement arrangé par les notaires » qui donnera au jeune époux son titre de « duc à la mort d'un oncle fort âgé » (393). Dans le contexte du mariage, « Obéir à la vieille politique des familles » (89) c'est unir les prétendants d'un même rang avec des intérêts communs. Dans *La Duchesse de Langeais*, « Les ducs de

Navarreins et de Langeais, restés fidèles aux Bourbons » ont une histoire commune qui rapproche les familles et permet d'envisager un mariage.¹² (89)

4. L'écart d'âge

Les mariages arrangés donnent également, parfois, lieu à des unions où l'écart d'âge des époux est significatif. *Indiana* offre à George Sand l'occasion de dépeindre une réalité de son époque ; Indiana y est en effet mariée au colonel Delmare, homme beaucoup plus âgé qu'elle. Dans *Édouard*, père et fils s'indignent aussi de cette pratique observant que Mme de Nevers, mariée à douze ans, était veuve à vingt ans. « Je me récriai sur ces mariages d'enfants. L'usage les autorise, dit mon père ; mais je n'ai jamais pu les approuver » (117). C'est une dure réalité de l'époque de l'Ancien régime et qui perdure; la naïveté et l'inexpérience des filles ajoutent à la domination masculine et conduisent à un déséquilibre certain dans le couple. Les épouses sont supposées malléables à souhait. Elles obéissent à leurs maris comme elles obéissaient jadis à leurs pères. Elles sont assimilées à « des animaux domestiques propres à maintenir l'ordre dans une maison, à préparer les repas et à servir le thé » (53). Telle est l'image de Ralph sur les femmes dans *Indiana*. Madame de Duras ne critiquerait-elle pas aussi cette pratique précisant que l'héroïne n'aura, en outre, connu son futur époux qu'à l'autel soulignant ainsi le caractère forcé du mariage ? C'est le sort de la vicomtesse de Beauséant. Mariée à dix-huit ans, elle confie au jeune Gaston : « nous ne savons guère, pauvres jeunes filles, ce que l'on nous fait faire » (116). L'aristocratie est-elle responsable de cet état de fait ? En effet, par souci de préserver leurs intérêts, les familles se garantissent des alliances. Il ne s'agit donc pas tant d'obtenir le consentement de la jeune fille mais plutôt d'imposer un choix. Mariée très jeune la fille n'a que rarement son mot à dire. La société patriarcale pérennise cette pratique. La femme considérée comme être inférieur et fragile ne peut avoir d'opinion. Elle manque de discernement, son jugement est

¹² Edition Folio Gallimard

nécessairement erroné. Pour les aristocrates le mariage n'est pas la résultante d'un lien amoureux, mais d'un lien contractuel : la jeune fille n'est qu'une proie dans un jeu d'intérêts qu'elle ignore et qui la dépasse.

B) le contrat : l'importance du patrimoine familial et de la dot.

Le mariage résulte d'un contrat entre les deux familles. Dans *La femme abandonnée*, Balzac décrit les mœurs de la province, ses habitudes et ses jeux d'alliance entre les familles qui « après avoir calculé des dots et arrangé des mariages en rapport avec les généalogies qu'ils savent par cœur » (94) parviennent à imposer des mariages. Il s'agit ici de garantir la pérennité des valeurs patrimoniales. Elles se doivent de rester au sein de la famille. Les jeunes filles à marier n'ont, le plus souvent, pas connaissance des tractations financières. Balzac, dans *Le Contrat de Mariage*, sorte de bible du pire des cas, illustre ce moment délicat pour l'entente des familles. Les « hostilités primitives » rejaillissent lors des pourparlers entre les deux familles, représentées par leurs notaires. « La plupart du temps le mari seul est initié dans le secret de ces débats, et la jeune épouse reste, comme le fut Natalie, étrangère aux stipulations qui la font ou riche ou pauvre » (140). De même, dans *Madame Bovary*, Emma semble écarter des discussions sur les « arrangements d'intérêts »¹³ entre le père Rouault et Charles Bovary. (73) La dot est en effet au cœur du contrat de mariage. L'absence de celle-ci entraîne des conséquences néfastes pour une jeune fille. Il faut ajouter qu'« une jeune bourgeoise sans dot avait toutes les chances de rester célibataire » (Martin-Fugier 219). Dans *La Femme abandonnée*, la mère de Gaston de Nueil choisit mademoiselle de La Rodière pour son titre bien sûr mais aussi parce-que elle apporte quarante mille livres de rente en fonds de terre. « Il était bien temps de songer à son sort, une si belle occasion ne se retrouverait plus ; il aurait un jour quatre-vingt mille livres de rente en biens-fonds ; la

¹³ Edition Folio Gallimard

fortune consolait de tout » (136). Gaston ne fait en effet pas un mariage d'amour. Il se doit avant tout de se conformer à la bonne moralité et aux exigences de sa classe sociale : l'aristocratie. Il y a un devoir de descendance.

Quant à une jeune femme dont la condition est inférieure, les biens, en l'occurrence la dot, peut venir compenser « la disproportion de son état » à celui du futur époux. (Perrot 125) La noblesse désargentée cherche à préserver son train de vie. Souvent mal venus mais venant à point, c'est l'émergence des mariages mixtes. L'affaire faite, il faut aussi que l'épouse sache remplir ses devoirs en société, qu'elle soit convenable pour convenir.

III) La femme : ses devoirs et ses obligations.

Continuité de l'Ancien régime, la société du XIXe siècle, sous ses différentes incarnations politiques, est toujours celle de la domination patriarcale où la femme, légalement considérée comme mineure, voit son rôle limité au cadre privé. « Dans le partage entre la famille et la cité, seul l'homme circule entre les deux. » La femme « n'a que l'universalité de sa situation familiale (épouse, mère) sans posséder la singularité de son désir » (Fraisie 61). L'Église, qui maintient sa domination spirituelle par son influence sur la femme, contribue à maintenir l'épouse dans le cercle familiale en lui rappelant ses devoirs de mère et la loi la contraint à la soumission maritale. Il ne pouvait en être autrement pour quelqu'un dont l'infériorité est établie non seulement par la religion mais aussi par la médecine.

A) La femme : un être inférieur.

1. Sa fragilité et sa faiblesse intellectuelle

La femme, symbole de fragilité, est considérée comme l'inférieure de l'homme. « L'utérus définit la femme et détermine son comportement émotionnel et moral » (Hunt 44). Elle est perçue comme intellectuellement faible, ce qui justifie d'une part son incapacité à participer à

la vie publique et d'autre part son unique compétence pour la vie familiale. Dans l'aristocratie, il n'est d'ailleurs pas admis que la femme travaille et dans la bourgeoisie, « en gagnant sa vie, elle se déclassait » (Martin-Fugier 219). Dans *Indiana*, George Sand ne fait qu'illustrer la pensée masculine de son temps en écrivant que madame Delmare « avait été élevée par sir Ralph, qui avait une médiocre opinion de l'intelligence et du raisonnement chez les femmes, et qui s'est borné à lui donner quelques connaissances positives et d'un usage immédiat »¹⁴ (41). La femme est pratique. De son côté, dans *Le Contrat de Mariage*, dans la lettre final qu'écrit le marquis Henri de Marsay à son ami Paul, le dandy très masculinisé se réjouit même de ce que sa future épouse ait « aussi peu d'intelligence qu'il en veut chez une femme. » Il révèle les secrets d'un mariage réussi. Il faut que la femme soit faible par sottise, garantie de l'innocence et « s'il en existait une plus bête, il se mettrait en route pour l'aller chercher » (202). Pour le mari, la femme faible devient le gage de réussite du mariage. Il en sera d'autant libre. Elle « serait l'indépendance du garçon et la liberté nécessaire pour jouer le whist de l'ambition » (203). « Qu'est surtout une femme ?...Qu'est la vie, mon cher, quand une femme est toute la vie ? Une galère dont on n'a pas le commandement, qui obéit à une boussole folle...et où l'homme est un vrai galérien » (206). Alors que « la Révolution a donné aux femmes l'idée qu'elles n'étaient pas des enfants » (Sledziewski 46), les théoriciens comme le vicomte Louis de Bonald à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, confisquent les avancées révolutionnaires octroyées aux femmes en affirmant que « tant que l'homme, pouvoir de cette société, reste à la place que la nature de cette société lui assigne ; si la faiblesse l'en fait descendre, s'il obéit à celle à qui il doit commander, il désobéit lui-même à celui à qui il doit obéir. » en l'occurrence Dieu. Le législateur rétablira l'ordre social prôné par les opposants à l'égalité des sexes. Le code napoléon rappelle l'homme à ses pouvoirs maritaux au détriment des droits des femmes issus

¹⁴ Edition LLC

de la révolution. En effet, la constituante avait marqué une avancée pour les femmes en ce qu'elle leur reconnaissait notamment l'égalité des droits aux successions et leur possibilité de témoigner dans les actes d'état civil. En 1804, au nom de la paix des ménages et de la paix social, la femme doit se soumettre de nouveau à son mari. Il faut préserver à tout prix la famille, fondement de l'ordre social.

2. La femme et son rôle de mère.

L'Église promeut l'importance d'idées telles que la maternité. Elle « est sans cesse exaltée et désignée comme la seule fonction vraiment gratifiante pour une femme » (Martin-Fugier 227). Le respect de la famille est son seul credo. Elle obtiendra d'ailleurs la suppression du divorce en 1816. « Véritable démocratie domestique, il permet à l'épouse, à la partie faible, de s'élever contre l'autorité maritale », ce qui n'est pas concevable dans cette société patriarcale. (87) Dans *Le Contrat de mariage*, le notaire Mathias fait remarquer au comte de Manerville que « dans les familles nobles, une femme légitime doit faire des enfants et les bien élever : comme le disait la duchesse de Sully, la femme du grand Sully, une femme n'est pas un instrument de plaisir, mais l'honneur et la vertu de la maison » (178). « Une femme sans enfants est une monstruosité »¹⁵ telles sont les paroles de Louise dans *Mémoires de deux jeunes mariées* et d'ajouter « nous ne sommes faites que pour être mères. » La femme devient un monstre moral qui incarne le mal absolu dans la société. Elle a en effet le devoir de procréer pour garantir le fondement de la famille et comme nous l'avons vu précédemment afin d'assurer une certaine paix social. Le système de référence et de représentation de la société du XIXe siècle enferme la femme dans ce rôle, en sortir c'est devenir un monstre, un danger. Madame Gaston de Nueil devient ainsi « enceinte après un mois de mariage. Tout cela se trouvait conforme aux idées reçues » (139). Lorsque l'amour est inexistant, la maternité reste perçue comme salvatrice. « Si j'eusse été mère, peut-être

¹⁵ Edition Gallimard

aurais-je trouvé des forces pour supporter le supplice d'un mariage, imposé par les convenances ». La vicomtesse de Beauséant fait ainsi le bilan de sa vie. (116) Dans *Le Contrat de Mariage*, madame Évangélista rappelle que « les femmes comme il faut ont nourri leurs enfants, ont élevé leurs filles et sont restées à la maison » (163). Elles s'accomplissent ainsi en remplissant les obligations qui sont les leurs dans la société.

B) l'épouse et la toute puissance maritale.

1. L'obéissance au mari.

Au moment de la rédaction du code civil, Bonaparte impose aux femmes qui tendent à « oublier le sentiment de leur infériorité » le rappel « avec franchise de la soumission qu'elles doivent à l'homme qui va devenir l'arbitre de leur destinée » (Arnaud-Duc 104). Jean-Jacques Rousseau lui-même n'imagine la femme que dépendante de l'homme. L'article 213 du code civil de 1804 énonce donc que « le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari ». La femme est considérée comme une mineure incapable. Elle ne peut exécuter seule aucun acte de la vie civile. Son époux administre la société conjugale et dirige la femme et les enfants. « La grandeur de l'épouse réside dans la soumission au père et, lorsqu'elle est veuve, au fils aîné, dépositaire de la demeure ancestrale » (Perrot 87). La jeune fille passe de l'autorité paternelle avant le mariage à celle de son mari. Emma passe ainsi de l'autorité du père Rouault à celle de Charles Bovary. Indiana, quant à elle, « en épousant Delmare, ne fit que changer de maître ; en venant habiter le Lagny, que changer de prison et de solitude. Elle n'aima pas son mari, par la seule raison peut-être qu'on lui faisait un devoir de l'aimer...On n'avait point cherché à lui en prescrire d'autre que celle de l'obéissance aveugle » (16). « J'aimerai mon mari...Je tâcherai ! Du moins je lui serai soumise, je le rendrai heureux en ne le contrariant jamais » (25). La loi donne également au mari le droit de surveiller sa femme : sa conduite, sa correspondance et ses allées et venues. Il est de son devoir de « connaître l'esprit général des conversations tenues, des influences

exercées en dehors et indépendamment de lui » (Arnaud-Duc 104). A ce propos, Madame Évangélista rappelle à Natalie: « Votre femme ne doit pas, votre femme ne peut pas faire ou dire telle et telle chose ! sont le grand talisman » (166). Dénuée de pouvoir, la femme ne peut rêver qu'à des affaires extra-maritales, car les autres lui sont interdites.

2. L'administration des biens

L'article 1421 du code Napoléon précise que « le mari administre seul les biens de la communauté. » En pratique, l'époux alloue une somme d'argent à sa femme. Le douaire, qui existait déjà sous l'Ancien Régime et dont fait référence le notaire lors de sa conversation avec Arnolphe (207), dans *l'Ecole des Femmes*, n'est qu'un montant provenant de la dot assigné par le mari à son épouse. Celle-ci ne peut gérer les finances et ne bénéficie souvent pas de l'argent de sa dot. Entre le XVIIIe siècle et le XIXe siècle, peu de choses ont changé. « Eh bien ! Sachez que monsieur de Nucingen ne me laisse pas disposer d'un sou : il paye toute la maison, mes voitures, mes loges ; il m'alloue pour ma toilette une somme insuffisante, il me réduit à une misère secrète par calcul...Comment, moi riche de sept cent mille francs, me suis-je laissé dépouiller ? » s'écrie Delphine de Nucingen. (118) Seul le régime dotal peut limiter les droits du mari en ce qu'il ne devient que le simple dépositaire de la dot. Il ne peut donc l'aliéner que cas exceptionnel. La préservation et la restitution de la dot sont entourées de garanties spéciales afin de conserver le patrimoine des époux et non pour l'accroître. Le droit romain crée ce régime pour l'intérêt de la femme. Par la suite, il s'agit de préserver les biens de la famille toute entière, le mari n'étant qu'usufruitier. Les stipulations sont discutées lors du contrat de mariage. Le père Goriot aura ainsi protégé ses filles. Le baron de Nucingen fait de mauvaises affaires. Pourtant, Goriot se rassure : « Dieu merci, tu es séparée de biens...Jour de Dieu ! Tu garderas ton bon petit million, tes cinquante mille livres de rente » (184). Les intérêts sont protégés pour les enfants par le père. C'est encore là une transmission de droits patriarcaux où les femmes ne peuvent intervenir.

3. L'interdiction du divorce

La suprématie maritale se reflète également dans le domaine des divorces. Alors qu'au lendemain de la Révolution, le mariage est considéré comme un contrat civil basé sur le consentement des époux et par conséquent pouvant être rompu par l'un des deux, le chapitre IV du code civil de 1804 réduit considérablement le droit au divorce. La femme presque toujours reconnue fautive en cas d'adultère, ne peut obtenir quant à elle le divorce que si le mari adultérin a « tenu sa concubine dans la maison commune »¹⁶ (art.230). L'inégalité de traitement des époux est flagrante. Le divorce par consentement mutuel est dans la pratique difficile à mettre en œuvre. Le mariage devait notamment avoir duré entre deux et vingt ans et il fallait l'autorisation parentale. Il sera finalement aboli en 1816. Il faudra attendre 1884, date de son rétablissement sous la troisième République. Pour cette raison bon nombre de femmes se séparent seulement de leur mari sans divorcer.

4. La séparation de fait

Dans l'aristocratie, les épouses, soucieuses de garder leur rang, doivent maintenir les apparences. « Les lois, les convenances m'ont ôté le droit de disposer de ma personne » (126). Elles peuvent se séparer certes, mais tout se fait discrètement. « Le mariage est pour moi la plus horrible des déceptions, je ne puis vous en parler : qu'il vous suffise de savoir que je me jetterais par la fenêtre s'il fallait vivre avec Nucingen autrement qu'en ayant chacun notre appartement séparé » (118). Ainsi se confie Delphine de Nucingen à Rastignac au sujet de son mariage. De son côté, la vicomtesse de Beauséant se retire du monde, plus exactement de la vie mondaine parisienne pour finir sa vie en province, à Courcelles. « Seule avec les souvenirs d'une jeunesse brillante, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constants hommages, mais maintenant livrée aux horreurs du néant » (108). « Personne ici ne la reçoit...aussi n'a-t-elle cherché à voir personne » (99). La femme subit

¹⁶ Dalloz

une double rupture, celle de sa vie conjugale mais aussi celle de sa vie sociale. La séparation de corps et de biens qui est l'unique possibilité qui s'offre éventuellement à elle, est plus qu'une séparation. C'est une véritable exclusion. La vicomtesse de Beauséant est mise aux bans de la société. Les dames du pays diront à ce propos à Gaston de Nueil : « nous ne pouvions pas admettre ici une femme séparée de son mari. C'est de vieilles idées auxquelles nous avons encore la bêtise de tenir » (99). « La vicomtesse devait joindre à l'orgueil de sa situation la dignité que son nom lui commandait » (101). On lui reproche son audace. S'éloigner de son mari n'est pas seulement l'exil mais aussi quelquefois la réclusion. Alors que des femmes tombent amoureuses, elles ne peuvent refaire leur vie avec leurs amants. Madame de Beauséant entretiendra une relation adultère avec le marquis d'Ajuda-Pinto à Paris avant de se retirer en province où là encore elle devra renoncer à vivre sa relation amoureuse au grand jour avec Gaston de Nueil. Le tout est de vivre sa relation amoureuse sans que cela se voie. Pour madame de Restaud, la naissance d'un enfant illégitime marque l'infamie. C'est la preuve de l'adultère que la femme ne peut désormais plus cacher à la société.

5. La religion comme refuge

La duchesse de Langeais s'enferme dans un couvent, démarche qui montre à quel point la société prive les femmes de liberté. Le poids des obligations morales pousse madame de Langeais à s'exclure. Elle se punit en cherchant à se racheter une conduite, fait acte de contrition. La religion devient le refuge de la femme délaissée. Comment pourrait-il en être autrement ? Madame de Beauséant « vécut dans une retraite si profonde que ses gens, sa femme de chambre et Jacques exceptés, ne la virent point. Elle exigeait un silence absolu chez elle, et ne sortait de son appartement que pour aller à la chapelle de Valleroy, où un prêtre du voisinage venait lui dire la messe tous les matins » (139). Elle écrira d'ailleurs à Gaston : « mes consolations, monsieur, viennent de Dieu, non des hommes » (125).

Éduquées religieusement, les jeunes femmes deviennent des épouses naturellement prêtes à se réfugier dans la prière pour oublier leurs malheurs conjugaux. Emma, bercée par le mysticisme de son enfance, se croit « prise par la plus fine mélancolie catholique qu'une âme éthérée pût concevoir » (292). Comme par automatisme, la femme blessée, se raccroche à Dieu. La religion aura façonné ces femmes pendant l'enfance. Elle s'avère être par la suite leur point d'ancrage. Elles ont été élevées dans l'esprit d'obéissance et de soumission. Ces femmes ne recherchent pas l'espace de liberté qui les sauvegarderait. Elles se résignent. La retraite religieuse est leur unique salut quelque soient les moments de leur vie. Cécile de Volanges ayant commis l'irréparable : s'être rendu coupable d'une liaison dangereuse avant le mariage, se découvre « une vocation qu'elle appelle si décidée » (501). Elle s'enfermera dans un couvent pour réparer son honneur et sa faute.

CHAPITRE 2

PORTRAITS DE FEMMES BALZACIENNES

L'œuvre de Balzac s'inscrit dans cette fresque sociale du XIXe siècle. L'auteur nous plonge dans l'atmosphère des familles aristocratiques où les épouses mal mariées qui, lorsqu'elles en vivent, voient leurs relations adultérines vouées à l'échec. Le lecteur aura sans doute d'ailleurs fait le parallèle entre les quelques conquêtes féminines de l'auteur et les personnages de ses romans. Tout au long de sa vie, Balzac aura eu de nombreuses liaisons avec ces femmes aristocratiques, quelques-unes plus marquantes que d'autres. Ainsi, Madame de Berny puis, et dans le même temps, la duchesse d'Abrantès, la comtesse de Guidoboni-Visconti et aussi la duchesse de Castries parmi d'autres, deviendront les compagnes de l'écrivain. Elles lui donneront matière à écrire. La duchesse de Castries sera à l'origine du roman *La Duchesse de Langeais*. Dans toute son œuvre, Balzac nous fait le portrait coloré de ces femmes de la haute noblesse qu'il a si bien appris à connaître. Dans l'univers balzacien, l'ennui et la frivolité de ces femmes règnent en permanence comme pour mieux nous faire comprendre le déroulement de leur existence morose. La vie des salons où les liens se font et se défont, montre la superficialité de ces aristocrates qui, trop soucieuses de leur paraître, ne réalisent pas la cruauté dont elles peuvent quelquefois faire preuve. Avec leurs amants, elles arrivent à s'inventer une existence à côté de leur quotidien monotone. Tout se passe comme si les aventures amoureuses étaient une réalité à laquelle ces épouses ne pouvaient que difficilement échapper. Elles deviennent disponibles. Malheureuses au sein de leurs couples, inexpérimentées et naïves en amour, ces femmes se voient confrontées

souvent soudainement, aux plaisirs d'un amour inattendu. Elles découvrent, comme madame de Beauséant, le bonheur de l'harmonie des sentiments sans y être préparées, presque à leur insu.

Tout au long de son œuvre, Balzac étudie minutieusement, et à maintes reprises, ce qui caractérise ces nobles. Parmi ces grandes dames, l'auteur opère plusieurs distinctions. A la noblesse de rang que l'auteur égratigne à l'occasion, il oppose la noblesse de cœur comme celle de la vicomtesse de Beauséant. Elle est de ces femmes qui savent vivre leur passion. Face à l'aristocratique vertu il met en lumière l'arrivisme de certaines de ces nobles telles que les filles Goriot ou la marquise d'Espard dans *L'Interdiction*. Balzac dépeint ces aristocrates, qui, tenues par « la loi des convenances » (*La Duchesse de Langeais*, 212) liée à leur rang, tentent d'accorder leur bonheur aux usages. Malgré l'infériorité de ces femmes, infériorité de fait liée à leur obligation de respect des règles aristocratiques et à leur condition féminine, l'écrivain leur reconnaît, mais que très rarement, une certaine dignité. Il leur trouve aussi des circonstances atténuantes. Madame de Langeais passe ainsi du statut de démon, quant elle joue la coquette, se laissant courtiser sans jamais céder, à celui de victime, après avoir reconnu que son éducation l'avait contrainte à toujours « calculer » (211) et par conséquent à passer à côté de l'amour. Pourtant, l'auteur la fera mourir à la fin de l'histoire comme pour la punir de sa cruauté envers les hommes. Balzac souligne également, avec sa verve habituelle, la bassesse d'autres femmes mariées, leur trait essentiel étant le manque d'intégrité. Femmes désargentées, leur unique préoccupation se trouve dans la poursuite d'un confort de vie. L'homme devient alors le moyen d'y parvenir et l'obsession de l'argent pervertit leur âme. N'est-ce pas, au passage de la part de Balzac, une critique des mariages mixtes ? L'amour quand il a existé au moment du mariage ne survit pas à la différence d'éducation. Pour la bourgeoise élevée au rang d'aristocrate, la faute de goût et l'avidité entachent le respect des convenances de sa classe. Madame de Nucingen est en quête

constante d'argent, son titre de noblesse une fois obtenu, elle se doit de maintenir un certain train de vie. Pour Balzac mieux vaut encore un mariage de convenance qu'un mariage mixte qui ne fera pas sauter les barrières de caste sociale. Dans *La duchesse de Langeais*, la princesse de Blamont-Chauvry dit à sa nièce au sujet du mariage que c'est une « défectueuse institution tempérée par l'amour » (209). L'amour peut être perçu comme salvateur. Encore faut-il posséder la noblesse de cœur ! Pour Balzac, certaines femmes demeurent incapables de rencontrer la passion. L'auteur rapproche cette impossibilité de leur manque d'intégrité. La vicomtesse de Beauséant a « abreuvé d'amour » (143) la personne aimée. C'est une âme passionnée qui serait prête à aller jusqu'au bout de ses sentiments. En revanche, « la philosophie matérielle, égoïste, froide » (143) de bien des femmes comme madame Évangélista dans *Le Contrat de Mariage* ou la marquise d'Espard dans *L'Interdiction*, les condamne à la sécheresse des sentiments et par conséquent au manque d'amour. Au regard de l'écrivain, la générosité de cœur, lorsqu'elle existe vient compenser l'arrogance de ces femmes nobles. La vertu représente la pureté d'âme et la souffrance dans le sacrifice de soi. La femme mariée qui s'écarte pour respecter les convenances liées à son rang fait preuve de sacrifice et est donc vertueuse. Pourtant, nous n'aborderons que brièvement l'étude de ces femmes tant elles restent marginales dans l'œuvre de Balzac, la vicomtesse de Beauséant restant un de ces uniques modèles.

I) La femme vertueuse

Balzac oppose la femme droite, consciente de ses obligations, à celle qui n'est animée que par l'ambition. La première doit perpétuer la tradition familiale aristocratique et fait donc passer ses intérêts personnels après ceux de sa caste. L'auteur insiste sur les souffrances de

l'aristocrate contrainte au respect des convenances pour mieux la mettre en valeur. Il l'embellit lorsque malheureuse, elle parvient encore à garder sa dignité.

A) Les attributs de la grande dame

1. Soumission aux obligations sociales.

Telle la vicomtesse de Beauséant, la femme vertueuse est celle qui se plie à ses devoirs d'aristocrate et à la religion. Cette double obligation envers d'une part sa caste sociale et d'autre part la société lui donne un statut de victime. Comme nous l'avons vu précédemment la femme n'a que des contraintes et s'y soumettre relève de l'abnégation de soi. « Une seule transgression détruit sa réputation » (Cypres 27). Avoir un amant n'est pas une transgression en soi. Tant que madame de Beauséant vit sa relation adultérine discrètement, elle n'est pas critiquée car elle obéit encore à son mari. Elle ne le discrédite pas au regard des principes de sa classe sociale. La femme doit se sacrifier. Madame de Beauséant le fait en s'éloignant de la capitale et en demeurant dans la solitude. Elle met fin à sa vie ; celle des salons parisiens et des bals. Son exemplarité la rend vertueuse. Balzac dresse le portrait de cette aristocrate pleine de bonté et de courage.

2. La bonté de madame de Beauséant.

Dans *Le Père Goriot*, la bonté de madame de Beauséant fait d'elle une mère bienveillante. Elle n'a pas d'enfants mais elle veille sur le jeune Rastignac avec toute l'attention d'un parent. « Madame de Beauséant jeta sur l'étudiant un de ces regards fondants où les grandes âmes savent mettre tout à la fois de la reconnaissance et de la dignité. Ce regard fut comme un baume qui calma la plaie » de son cousin. (61) Lors de sa conversation avec une duchesse et Eugène, la vicomtesse se place au-dessus de la malveillance de certains propos qui dénigrent les filles Goriot. La duchesse met en avant leurs origines populaires en parlant de « fille d'un vermicellier » ou en se moquant : « il a fallu être amoureux fou, comme l'était Restaud, pour s'être enfariné de mademoiselle Anastasie » (62). Elle écorchera d'ailleurs à

plusieurs reprises le nom de leur père n'accordant aucune importance à cet homme. Madame de Beauséant, en revanche, ne situe à aucun moment la conversation sur le terrain de la critique et de la bassesse. A la cruauté des paroles de la duchesse, elle répond par le respect, celui dû à un père qui a tout fait pour ses filles. Elle est touchée par son malheur. La vicomtesse est révoltée de le savoir rejeté par ses filles et par ses gendres : « Eh bien ! oui, leur père, le père, un père, ... un bon père qui leur a donné, dit-on à chacune cinq ou six cents mille francs pour faire leur bonheur... et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui » (62). Elle fait preuve de sensibilité en étant heurtée par la dureté de l'existence et l'injustice. « Le monde est infâme, dit la vicomtesse en effilant son châle et sans lever les yeux, car elle était atteinte au vif par les mots que madame de Langeais avait dits » (64). Balzac insiste sur l'importance du regard de madame de Beauséant lorsqu'il la décrit pour souligner sa lumière. Elle brille comme un astre : « la beauté de la vicomtesse reluisait encore dans les ténèbres » (119). « Dans les yeux brillants de cette grande dame » on peut y voir toute la « tendresse pour les sentiments doux. » Son regard est le reflet de son âme. Il n'y a pas de faux semblant. Tout s'y lit : l'honnêteté, la pureté et la souffrance de cette femme dans « ses beaux yeux souvent levés vers le ciel. » (108)

3. Le courage et l'intelligence de la vicomtesse.

Dans ce bas monde, seule cette dame possède la grandeur pour « rester sur les hauteurs » (64) et servir de guide et de modèle par son rayonnement. La vicomtesse de Beauséant se révèle courageuse et forte lorsqu'il le faut. « Ah ! Je me défendrai. Elle releva la tête comme une grande dame qu'elle était, et des éclairs sortirent de ses yeux fiers » (65). Sa beauté est au service de sa bonté. Tel n'est pas toujours le cas. Objet de séduction, elle peut être l'instrument de manipulation de la femme. Madame de Beauséant, victime donc, de sa condition, n'en reste pas moins digne. Cette femme comprend les rouages de la société dans laquelle elle vit. Elle a l'intelligence de « traiter ce monde comme il mérite de l'être » (65).

Comprendre ses semblables et respecter les convenances pour devenir maîtresse de sa destinée. Madame de Beauséant conseille son cousin Rastignac dans son accession sociale. « Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe » (66). Son éducation mais aussi sa finesse d'esprit lui permettent de comprendre que tout est affaire de bonne mesure et de contrôle de soi. « Si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu » (65). Balzac nous montre cette dualité : celle de la femme forte et celle de la victime. La vicomtesse est certes victime des lois de son temps et des règles de sa caste mais elle choisit de ne pas perdre son honneur et son intégrité sauvant ainsi socialement son couple. « Si je ne restais pas fidèle à ma position, je mériterais tout le blâme qui m'accable, et perdrais ma propre estime » (116). Madame de Beauséant, tout en vivant passionnément sa relation amoureuse avec Gaston, garde la retenue nécessaire liée à son rang. Balzac admire l'aristocrate, fidèle à ses principes, prônant le respect des liens du mariage. Il en dit de même en parlant de la mère de Gaston en y ajoutant une pointe de sarcasme. Madame la comtesse de Nueil « était une personne roide et vertueuse, qui avait très-légalement accompli le bonheur de monsieur de Nueil le père » (130). Aura-t-elle, elle-aussi, su se plier aux convenances tout en entretenant, et de façon cachée, des liens amoureux ici et là ? Au-delà du paraître et de tout calcul, la femme est-elle encore capable d'aimer ? Peut-elle vivre en toute sincérité un amour ?

B) L'amour, presque sans bornes, de madame de Beauséant.

Dans *La Femme abandonnée*, Balzac rend hommage à la femme qui a su aimer même si cela s'est passé en dehors du mariage. Madame de Beauséant a aimé d'un amour profond. « Je n'ai connu l'amour que par toi...Nous avons toujours obéi aux inspirations de nos cœurs. J'ai joui d'un bonheur sans borne pour une femme » (131). « Il est impossible de t'aimer comme je t'aime » (134). La pureté et la sincérité de cette femme la grandissent. Pourtant, il semble que dans l'œuvre balzacienne il n'y ait pas de place pour ce genre de

femme. Leur bonheur reste éphémère. Après neuf années passées avec Gaston de Nueil, le mariage arrangé de son amant met tragiquement fin à leur union de cœur. La passion des deux amants, Balzac ne la détaille pas. Il développe l'étape de la séduction puis la fin de la relation. L'écrivain est en accord avec la discrétion prônée par les bonnes mœurs de la Restauration. L'essentiel n'est pas tant de parler de l'histoire d'amour de l'aristocrate mais plutôt de comprendre que sa vie de femme est façonnée par le milieu dans lequel elle évolue. Dans *La femme abandonnée*, l'auteur parle d' « amour céleste » (143) comme s'il ne fallait pas accorder d'importance à ce qui est irréel c'est-à-dire en dehors des règles sociales. Pour Balzac, il n'y a guère de place dans cette société pour la femme vertueuse. Elle est vertueuse parce qu'elle est victime. La vicomtesse de Beauséant l'est à trois reprises : elle subit son mariage arrangé qu'elle tentera de fuir. Puis, ironiquement, elle est victime des mariages arrangés de ses amants. Le comte Ajuda-Pinto et Gaston de Nueil la quittent en effet pour se marier à de jeunes femmes possédant d'importantes dots. Elle subit un double abandon en plus de sa séparation maritale. C'est une femme sacrifiée.

Dans la société, la vertu n'est mesurée que par rapport au degré d'obéissance de la femme envers les obligations sociales. Pour Balzac, cette soumission aux lois des convenances est assurément une faiblesse, faiblesse nécessaire pour le bien de la communauté. Il ne s'agit pas de faire preuve de caractère et de se rebeller contre l'ordre établi. L'écrivain ne tente pas de poser la question du bonheur féminin. La vertu de la femme c'est le don qu'elle fait d'elle-même. C'est son sacrifice au nom des convenances. Elle n'en retire aucun bienfait à moins d'un miracle. La femme vertueuse est destinée à la souffrance. Elle connaît le manque d'amour dans le mariage, pire encore elle peut subir l'affront et l'humiliation d'un mari adultérin. Elle doit en outre, se retirer du monde quand la séparation de corps s'avère inévitable.

II) La femme ambitieuse

Victimes de calculs d'intérêts lorsqu'elles se marient, les aristocrates deviennent à leur tour, manipulatrices. Animées par l'ambition ; celle de la fortune ou celle de la réussite sociale, ces femmes se révèlent être cruelles et sans scrupules. Balzac nous offre une galerie de portraits de ces nobles allant de la bourgeoise arriviste à l'épouse maléfique.

A) L'importance du paraître

L'auteur accorde à cet effet beaucoup d'importance à la description physique de ces femmes. D'un grand apprêt, elles sont toujours décrites avec minutie. Balzac insiste sur « les soins et les artifices » (40) dont elles font preuve pour révéler leur beauté. Dans *La Duchesse de Langeais*, la princesse de Chauvry vient rappeler sa nièce à ses obligations envers son mari. « Ménagez donc le vôtre au même titre que vous soignez votre beauté, qui est après tout le parachute des femmes, aussi bien qu'un mari » (210). Il s'agit donc de paraître au mieux pour manipuler et séduire à son aise afin de rester dans les plus hautes sphères de la société. Madame d'Espard, dans *L'Interdiction*, suit ainsi religieusement une hygiène de vie qui lui donne « l'âge qu'il lui plaît d'avoir. »¹⁷ « La marquise prouvait la bonté de ce régime, son teint était pur, son front n'avait point de rides, son corps gardait...la souplesse, la fraîcheur, attraits cachés qui ramènent et fixent l'amour auprès d'une femme » (41). Quant à la duchesse de Langeais, « il ne lui manquait rien de ce qui peut inspirer l'amour, de ce qui le justifie et de ce qui le perpétue. Son genre de beauté, ses manières, son parler, sa pose s'accordaient pour la douer d'une coquetterie naturelle, qui, chez une femme, semble être la conscience de son pouvoir » (106). Ces descriptions permettent d'entrevoir le contrôle exercé par ces nobles sur leur entourage, en l'occurrence les hommes. Leur éducation les a

¹⁷ Edition Gallimard

façonnées pour le paraître. La douceur de la voix et la grâce dans les gestes et la parole sont des instruments de séduction. Connaître le bon goût c'est le privilège des aristocrates. Le reconnaître pour les bourgeois, ne signifie pas se l'approprier de façon naturelle. Cela ne va pas de soi. Pour les aristocrates qui s'ennuient dans les salons, changer de toilette est source d'importantes dépenses. Madame d'Espard se maintient à la mode à Paris depuis sept ans. Rester à la mode garantit sa réputation. De même, dans *Le Père Goriot*, madame de Nucingen dépense beaucoup d'argent pour ses toilettes. Pour cette bourgeoise devenue aristocrate, être à la mode est un signe extérieur de reconnaissance. Vautrin critique d'ailleurs les parisiennes dans cette course irraisonnée : « si leurs maris ne peuvent entretenir leur luxe effréné, elles se vendent. Si elles ne savent pas se vendre, elles éventreraient leurs mères pour y chercher de quoi briller » (38). La mode devient alors le signe du mauvais goût qui ne trahit les origines bourgeoises. Quant à la tenue vestimentaire, elle est souvent révélatrice d'excès ; excès de dépenses ou de mauvais goût ; « l'allodoxia culturelle » selon Bourdieu, c'est à dire une reconnaissance des codes qui est méconnaissance : on imite de manière imparfaite, dévoilant aux yeux de ceux qui savent une origine encore plus lisible qu'un nom affecté sur la devanture d'une boutique. Dans *L'Interdiction*, Balzac se moque des caprices de la mode pour mieux tourner en dérision les parvenues que sont les Nucingen. « Nul ne (peut) à l'avance désigner ses favoris, que souvent (la mode) elle exalte la femme d'un banquier ou quelque personne d'une élégance et de beauté douteuses » (40). Grâce à tout ce qui constitue le paraître, la femme va se comporter en courtisane s'essayant ici où là au jeu de la séduction. Dans *Le bal de Sceaux*, Emilie de Fontaine présente « sa figure blanche et son front d'albâtre...semblables à la surface limpide d'un lac qui tour à tour se ride sous l'effort d'une brise ou reprend sa sérénité joyeuse quand l'air se calme. Plus d'un jeune homme en proie à ses dédains l'accusa de jouer la comédie, mais elle se justifiait

inspirant aux médisants le désir de lui plaire et les soumettant aux dédains de sa coquetterie »¹⁸ (83). Cette femme ne vit que pour elle-même et se joue des hommes.

B) Courtiser

Plaire pour mieux courtiser, ce serait l'adage de ces femmes qui comme mademoiselle de Fontaine « se plaisait à exciter des demandes qu'elle rejetait toujours » (83). De même, la duchesse de Langeais ne vit que pour séduire. Elle n'a plus la naïveté de son éducation. Elle comprend son pouvoir sur la gente masculine. « Elle pouvait à son aise se moquer des hommes, des passions, les exciter, recueillir les hommages dont se nourrit toute nature féminine, et rester maîtresse d'elle-même » (92). L'amant sert à redorer le blason de la femme délaissée par son mari. Il est « le constant programme de ses perfections personnelles. Madame de Langeais apprit, jeune encore, qu'une femme pouvait se laisser aimer ostensiblement sans être complice de l'amour, sans l'approuver, sans le contenter autrement que par les plus maigres redevances de l'amour, et plus d'une sainte nitouche lui révéla les moyens de jouer ces dangereuses comédies » (94). Balzac, comme le fait Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*, représente la femme courtisane comme vengeresse de son sexe. Elle a un pouvoir de contrôle sur ses amants. La courtisane séduit l'homme pour l'exploiter. Madame de Langeais n'a aucun pouvoir sur son mari, elle est en revanche toute puissante sur sa cour. La duchesse de Langeais « veut régner sur tous les cœurs, souvent faute de pouvoir être souveraine heureuse dans un seul » (93). Elle se venge de son mari sur d'autres hommes. Contrairement à la vicomtesse de Beauséant, elle calcule, fait et défait les liens amoureux qu'elle crée à sa guise. L'auteur la décrit comme un personnage froid. « Revenue chez elle, elle rougissait souvent de ce dont elle avait ri » dans les salons. (94) Dotée d'un parfait égoïsme, la femme ambitieuse redouble de calculs pour parvenir à ses fins. Dans *La Duchesse de Langeais*, lorsque la duchesse tombée amoureuse de monsieur de Montriveau

¹⁸ Edition Gallimard

refuse de se cacher pour vivre sa liaison, sa tante, la princesse de Chauvry la met en garde. Elle lui donne l'injonction de se comporter décemment. « Aucun homme ne vaut un seul des sacrifices par lesquels nous sommes assez folles pour payer leur amour. Mets-toi donc dans la position de pouvoir...Une imprudence, c'est une pension, une vie errante, être à la merci de son amant » (216). La femme forte reste celle qui comprend où se trouvent ses intérêts. Affaiblie en tant que femme dans cette société patriarcale, l'ambitieuse veut garder le contrôle sur tout et surtout sur son train de vie qui fait d'elle la reine des salons.

C) La course effrénée vers l'argent

1. le mensonge.

Des filles Goriot à madame d'Espard, en passant par madame Evangélista, l'intérêt de l'argent n'échappe à aucune d'entre elles. Tenues en dehors de la gestion financière de la maison, elles n'ont pour leur défense, aucun sens des réalités. Madame Evangelista « vivait en grande dame, ignorait la valeur de l'argent, et ne réprimait aucune de ses fantaisies, même les plus dispendieuses, en les trouvant toujours satisfaites par un homme amoureux qui lui cachait généreusement les rouages de la finance » (93). Alors qu'elle manque d'argent, sa quête devient alors une perversion. Elle est source de mensonges et de manipulation. Il en est de même pour Delphine de Nucingen qui s'endette à force d'acheter des toilettes. « La parole par laquelle il fallait demander de l'argent à mon mari me déchirait la bouche ; je n'osais jamais, je mangeais l'argent de mes économies et celui que me donnait mon pauvre père ; je me suis endettée » (118). Elle va utiliser Eugène de Rastignac pour la renflouer en allant jouer au cercle. Ne pouvant plus contrôler ses dépenses et sentant le jeune étudiant amoureux d'elle, la comtesse n'a pas de mal à le convaincre de jouer à la roulette. Les femmes n'ont certes pas la main sur la bourse de la maison, cependant leurs dépenses excessives semblent refléter plus que des caprices. Elles constituent une véritable course effrénée vers un absolu. Leur manque de liberté n'est-il pas à l'origine de cette addiction ? « Il y a pourtant des

femmes obligées de faire faire de faux mémoires par leurs fournisseurs. D'autres sont forcées de voler leurs maris : les uns croient que des cachemires de cent louis se donnent pour cinq cents francs, les autres qu'un cachemire de cinq cents francs vaut cent louis » (119). Delphine de Nucingen dévoile à Rastignac l'existence mensongère de ces épouses qui, réduites à quémander auprès de leur maris, se voient obligées de tromperies.

2. La manipulation.

Dans *Le Contrat de mariage*, l'argent devient l'instrument de pouvoir des femmes. Madame Evangélista ruinée, parvient à faire signer un contrat de mariage avantageux pour elle et sa fille Natalie. Au moment de la signature du contrat, la mère « venait de se dire : -Non, ma fille ne sera pas ruinée ; mais lui ! Ma fille aura le nom, le titre et la fortune » (154). Sans aucun scrupule, elle entend bien voler la fortune de Paul de Manerville. Par esprit de vengeance quelquefois, l'épouse devient maléfique. Dans *L'interdiction*, l'épouse n'hésite pas à chercher à faire condamner son mari. Le contraste entre la générosité du marquis d'Espard et l'avidité de son épouse ne laisse entrevoir aucune ambiguïté quant au diabolisme de la marquise. Après avoir trop dépensé et refusant de réduire son train de vie en suivant son mari en province, madame d'Espard dilapide sa propre fortune et décide de mettre la mainmise sur le patrimoine du marquis. Elle veut faire constater une altération de ses facultés morales et intellectuelles et le faire condamner pour état de démence et d'imbécillité. Que ce soit dans *Le contrat de mariage* ou dans *L'interdiction*, il est reproché à l'épouse de ne pas avoir été raisonnable. Il s'agit de femmes qui refusent de vieillir et qui veulent entretenir leur beauté et leurs tenues. A la mort de son mari, madame Evangelista « ne voulut rien changer à sa manière de vivre » (94). Quant à madame d'Espard, le juge Popinot, lui fait remarquer habilement et insidieusement qu'il aurait sans doute fallu qu'elle réduise ses dépenses : « Hé ! bien, madame, j'admets que vous ne dépensiez que soixante mille francs par an, et cette somme semblera bien employée à qui voit vos écuries, votre hôtel, votre nombreux

domestique, et les habitudes d'une maison dont le luxe me semble supérieur à celui des Jeanrenaud... Or, reprit le juge, si vous ne possédez que vingt six mille francs de rente, entre nous soit dit, vous pourriez avoir une centaine de mille francs de dettes » (54). Balzac dépeint l'épouse profitant de la vie n'ayant aucune autre considération que son plaisir personnel. Quelquefois et inconsciemment, « leur plaisir est double : celui de faire fortune, et le plaisir sadique (pour les courtisanes) de ruiner les hommes » (Cypres 32). L'argent devient le moyen de reconquérir une parcelle d'indépendance. Sans légitimer la manipulation des femmes par l'argent, Balzac les rend tout de même triomphantes puisqu'elles parviennent à leur fin. Paul de Manerville est ruiné et à la fin de la nouvelle, la marquise d'Espard semble obtenir gain de cause. Alors que Popinot met à jour le plan diabolique de la marquise, le président du tribunal lui signifie son désaisissement de l'affaire. Un nouveau juge ambitieux prend alors sa place qui saura sans doute donner gain de cause à madame d'Espard. La femme ambitieuse et forte devient triomphante alors qu'elle défie l'ordre établi. En effet, elle inverse les rôles sexuels : le marquis s'occupe de l'éducation des enfants alors qu'elle se charge de la conduite des dépenses. Y aurait-il une sorte de fascination pour ces aristocrates de la part de Balzac ?

D) L'absence de sentiment maternel

1. La mère et la femme : incompatibilité des genres.

Il faut remarquer que parmi ces femmes dénuées de vertu, pas une n'est réellement mère. Si la marquise a deux fils, son mari est « effrayé de sa froideur, de son peu d'attachement pour ses enfants, qu'elle (lui) abandonnait sans regret » (74). Clément, l'un des fils avouera plus tard à son père que sa mère « n'est pas contente de se voir abordée par (eux) en public. » Ils sont en effet trop grands. (78) Leur âge souligne l'âge de la mère. Ne peut-on être femme et mère à la fois ? Madame d'Espard choisit de plaire et sans doute par la même de se faire entretenir peut-être par un amant. Elle choisit résolument de séduire et de se montrer libre,

sans doute consciente que les obligations maternelles sont incompatibles avec les ambitions personnelles.

2. La maternité comme garde-fou.

Dans *Le contrat de mariage*, le notaire Mathias pense que si le couple avait eu des enfants, Natalie n'aurait pas autant dépensé. « Si vous aviez eu des enfants, la mère aurait empêché les dissipations de la femme, elle serait restée au logis » (178). Remplir ses obligations de mère, c'est prévenir de l'ennui et de ses conséquences. La femme devient dépensière lorsqu'elle sort de la sphère familiale. La frivolité et la coquetterie sont l'apanage de celles qui n'ont rien à faire. Flaubert reprendra en 1857 cette idée dans *Madame Bovary*, où Emma délaisse son rôle de mère et tente de vivre une vie de femme, à la recherche constante d'un idéal. Mariée à un médecin de campagne, madame Bovary sombre très vite dans l'ennui. Eduquée dans l'ignorance de la vie, elle s'éprend alors à rêver d'une vie plus existante. Elle commence à dépenser l'argent du couple jusqu'à l'endettement. Même si Balzac nous présente des femmes ambitieuses, dénuées de scrupules, il choisit de nous les dépeindre sur fond de moralité pour nous rappeler peut-être qu'elles ne sont pas devenues manipulatrices par hasard.

3. Être mère, une nécessité sociale.

Elles se sont détournés de leurs obligations premières : la femme se doit de servir son mari mais aussi de fonder une famille. La princesse de Blamont-Chauvry, met en garde sa nièce, Madame de Langeais, qui n'est pas encore mère, de ne pas compromettre l'avenir de ses enfants à naître en entretenant une relation avec monsieur de Montriveau. « Par bonheur ou par malheur vous aurez des enfants ? Qu'en ferez-vous ? Des Montriveau ? » (210) La bonne moralité c'est de se conduire comme une bonne épouse et une bonne mère. Dans *Le Père Goriot*, monsieur de Restaud a compris qu'un de ses enfants n'est pas son fils légitime. Anastasie a commis l'irréparable en ayant un enfant de sa relation avec son amant, monsieur

de Trailles. Elle a déshonoré la famille : « Le tuer dans vos bras (monsieur de Trailles) ce serait déshonorer les enfants » (189). Pour le mari, il n'y a pas beaucoup plus de choix que pour l'épouse. Son devoir est de protéger l'honneur de la famille. Or, l'épouse est allée trop loin en commettant une faute sociale. Il lui faut la dissimuler en acceptant l'enfant de l'autre. Dans *La Duchesse de Langeais*, le vidame rappelle à la jeune épouse que dans la position où elle se trouve, « il faut tâcher d'accorder ses sentiments avec ses intérêts » et d'ajouter « qu'une grisette fasse l'amour à sa fantaisie, cela se conçoit ; mais vous avez une jolie fortune, une famille, un titre, une place à la cour, et vous ne devez pas les jeter par la fenêtre » (212). L'aristocrate ambitieuse perd sa vertu non seulement par son attitude superficielle, séduisant et courtisant les hommes, mais aussi par son égoïsme. Son rang la contraint aux respects des convenances aristocratiques. Elle est tenue par des obligations morales sur ses ascendants et ses descendants. Donner libre cours à ses amours extra-conjugaux, c'est enfreindre les règles de bonne moralité et l'honneur de la famille.

4. Être mère, un obstacle aux ambitions personnelles.

En sortant de leur rôle de mère, madame d'Espard et Anastasie de Restaud ont rompu l'ordre social. Quant à madame Evangélista, elle va jusqu'à manipuler sa fille pour servir ses propres intérêts. Elle représente la mère omniprésente qui lui dicte ses faits et gestes. Elle ne conseille pas à sa fille d'être mère trop vite car cela devient un obstacle aux ambitions personnelles. « Tu n'es faite ni pour être mère de famille, ni pour devenir un intendant. Si tu as des enfants, j'espère qu'ils n'arriveront pas de manière à te gêner la taille le lendemain de ton mariage... Si donc tu as des enfants, deux ou trois ans après ton mariage, eh ! Bien, les gouvernantes et les précepteurs les élèveront » (164). Natalie doit se comporter en « grande dame » et faire en sorte de flatter l'amour propre des hommes, en l'occurrence son futur

époux. Il s'agit de calculer sa conduite et de ne rien laisser au hasard afin d'obtenir un maximum d'avantages de son mari. Devenir mère est un désavantage certain. Comme la marquise d'Espard qui ne veut pas que les gens devinent son âge grâce à la présence de ses fils, l'aristocrate doit essayer de continuer à plaire aux hommes, au mari, voire aux amants, sans doute pour se garantir un avenir. La mère de famille se trouve au contraire privée de liberté. Il ne faut donc pas trop faire état de son rôle de mère. Il n'est point flatteur.

CHAPITRE 3

AMOUR ET MARIAGE : S'AIMER OU S'ENTENDRE

« Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus. » *La Maison du chat-qui-pelote* 66.¹⁹

La question de l'amour dans l'œuvre de Balzac est bien évidemment à replacer dans le contexte social de l'époque, celui des mariages arrangés. Au sein de ces mariages, y-a-t-il encore place pour le sentiment amoureux ? A travers quelques nouvelles, nous verrons ce qui définit l'amour lorsqu'il existe. Souvent accessoire au sein du couple, il n'est pas le garant du mariage. Il est un instrument de calcul et fait souvent l'objet d'une maîtrise constante de la part de la femme, qui ne doit pas trop démontrer ses sentiments mais aussi de la part de l'époux, qui doit renouveler son amour. Dans *Le Contrat de mariage*, Madame Evangelista enseigne ainsi à sa fille la stratégie amoureuse. De même, dans *La Maison du chat-qui-pelote*, la duchesse de Carigliano rééduque Augustine en la conjurant de ne pas trop en faire pour son mari. Le pouvoir et la liberté de l'épouse au sein du couple dépendent en effet de son habileté à injecter, quand il est souhaitable, une dose de sentiment amoureux dans sa relation maritale. Dans *Une fille d'Eve*, Balzac nous montre ce qui pourrait être le mariage réussi. L'époux prodigue toute l'attention nécessaire à sa femme. Il a en effet des devoirs envers sa femme mais aussi l'obligation morale de la rendre heureuse. Le risque est toutefois de tuer le désir en en faisant trop. Aimer signifierait entretenir la

¹⁹ Edition Gallimard

flamme en se comportant en amant, afin d'éviter de tomber dans l'apathie. La comtesse de Vandenesse, fuyant la monotonie conjugale, finira par tomber amoureuse d'un journaliste, écrivain. Son éducation trop protégée et son mari trop attentif l'auront poussé à l'adultère. Le bonheur s'entretient donc au risque de faire naître la recherche d'un nouvel idéal masculin, idéal parce-que différent. La passion naissante de la relation adultère semble alors inévitable. Quelquefois, cette passion peut-être la résultante d'un manque d'amour conjugal comme c'est souvent le cas dans les mariages arrangés. Madame de Beauséant, dans *La Femme abandonnée*, vit un amour profond avec le jeune baron de Nueil. Cette « union parfaite de deux êtres » (142) s'exprime en dehors des contraintes sociales. Les deux amants vivent en retrait. Même si pour Balzac, une telle relation est admirable parce-que sincère et pure, elle est vouée à l'échec tant l'amour reste une réalité indissociable du contexte social.

I) La stratégie amoureuse.

A) sortir de l'innocence

Le Contrat de Mariage, Une Fille d'Eve et La Maison du chat-qui-pelote

« Aussi enfants l'un que l'autre, également heureux, l'un par ses désirs, l'autre par sa curieuse attente, voyant la vie comme un ciel tout bleu, riches, jeunes, amoureux, ils ne cessèrent de s'entretenir à voix basse en se parlant à l'oreille » (149). C'est ainsi que, dans *Le Contrat de mariage*, Paul et Natalie, à la veille de leur union, semblent plongés dans l'innocence d'un amour tout juste né. Balzac décrit le futur époux comme s'attendant à ses obligations de prétendant. Tel un chevalier, il accomplit son rôle auprès de sa belle. « Armant déjà son amour de la légalité, Paul se plut à baiser le bout des doigts de Natalie » (149). Il lui fait sa cour. De son côté, la femme se laisse courtiser. Balzac ne manque pas de souligner l'innocence des deux futurs mariés. Leur avenir se joue dans la même pièce mais

sans eux. Madame Evangelista et les deux notaires s'attellent à la rédaction du contrat de mariage pendant que les deux jeunes gens se laissent aller à l'innocence d'un amour naissant. Pour Natalie, être séduite ou tomber amoureuse signifie la même chose parce-que son éducation, comme celle des autres jeunes filles de l'époque, l'a maintenue dans l'ignorance de la vie. « Jamais filles ne furent livrées à des maris ni plus pures ni plus vierges » (63). C'est ainsi que Balzac, dans *Une Fille d'Eve*, souligne l'absurdité de l'éducation donnée à ces futures épouses. En parlant de Marie-Angélique et de Marie-Eugénie, l'auteur critique l'éducation dévote des jeunes filles. « Elles ignoraient leur propre candeur, comment auraient-elles su la vie ? » (64) Ne voit-on pas déjà le germe des difficultés conjugales ? Arlette Michel dira de ces jeunes filles qu'elles « se leurrent sur ce qu'elles peuvent attendre » (373). Dans *La maison du chat-qui-pelote*, l'aperçu de l'éducation donnée à Augustine et à sa sœur, permet de comprendre son innocence. Elles n'ont étudié que des bribes de l'histoire de France, de la grammaire et leurs lectures avaient été limitées à ce que leur mère leur permettait. En dehors de la réalité, les jeunes femmes rêvent leur vie et sont inconscientes de leur rôle à jouer le moment du mariage venu.

B) Cultiver son bonheur

1. Quelques conseils de femme à femme

« Elles ignorent avoir quelque-chose à construire, elles-mêmes, et elles seules, dans le couple » (373). Femme ambitieuse, la mère de Natalie ne va au contraire pas manquer d'initier sa fille au jeu de l'amour. Elle la met en garde, soulignant ainsi l'importance de son influence sur son mari. « Oui, Paul a pour toi de l'amour ; mais si une femme mariée n'y prend garde, rien ne se dissipe plus promptement que l'amour conjugal. L'influence que doit avoir une femme sur son mari dépend de son début dans le mariage, il te faudra d'excellents conseils » (160). Le bonheur est donc un savant dosage. La femme ne doit pas être trop

soumise même si elle doit obéissance à son mari. Madame Evangelista conseille à sa fille de se tenir sur ses gardes. Elle ne doit pas se dévouer à son mari. Il risquerait de se lasser et de la tromper. « Quoique cette politique doive coûter à un cœur jeune et tendre comme est le tien, ton bonheur exige que tu sois chez toi souveraine absolue...Pour qu'une femme commande, elle doit avoir l'air de toujours faire ce que veut son mari » (161). Tout est affaire de calcul. Natalie pense que l'amour qu'elle a pour Paul est suffisant pour garantir son mariage dans le temps. Sa naïveté est de croire que son mari, de son côté, lui sera dévoué pour toujours parce qu'il est amoureux. Elle s'imagine qu'il satisfera à tous ses caprices comme son père a cédé aux désirs de sa mère. Madame Evangelista lui conseille au contraire de se tenir sur ses gardes. « Le contact perpétuel n'est pas moins dangereux entre les enfants et les parents qu'il l'est entre les époux. Il est peu d'âmes chez lesquelles l'amour résiste à l'omniprésence, ce miracle n'appartient qu'à Dieu » (163). Dans *La Maison du chat-qui-pelote*, la jeune mariée Augustine de Sommervieux, ayant découvert que son mari fréquente la duchesse de Carigliano, décide de se rendre chez elle « pour s'y instruire des artifices qui le lui avaient enlevé » (62). Résolue à tout faire pour récupérer son époux, ce « cœur aussi pur, aussi vertueux que l'était » (62) celui d'Augustine, va se laisser éduquer sur l'amour par l'aristocrate. Cette dernière lui révèle la nature du mariage : une « tyrannie » (66). Elle lui prodigue quelques conseils. En effet, trop naïve, madame de Sommervieux se sera laissée épousée par l'homme qui l'aura subjuguée : un artiste, bien trop différent de son monde. La jeune épouse, comme madame de Carigliano le lui explique, en a trop fait pour Théodore, son mari. La duchesse lui enseigne l'importance de ne pas montrer à son époux qu'on y est attaché. « Sachez donc que plus nous aimons, moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion. C'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé tôt ou tard » (66). Il y a donc une façon de procéder. Telle une science, des principes s'appliquent à la relation maritale

pour en garantir un bon fonctionnement. « Le bonheur conjugal a été de tout temps une spéculation, une affaire qui demande une attention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus » (66). En somme, madame Evangelista et madame de Carigliano instruisent ces jeunes femmes innocentes rendues trop naïves par une éducation dévote. Comme le constate, de façon effrayée, la jeune Augustine de Sommervieux la vie « est un combat » (67).

2. Mise en garde contre les maris : *Une Fille d'Eve* et analogie avec *Madame Bovary* de Flaubert

Cet avertissement s'applique aussi aux maris. Dans *Une Fille d'Eve*, Félix de Vandenesse entretient ce qu'il croit être le parfait amour. « En satisfaisant à tout, (il) avait supprimé le Désir » (80). « Il la jeta (sa femme) dans l'infini le plus bleu, le moins nuageux de l'amour...Sa femme finit par trouver quelque monotonie dans un Eden si bien arrangé, le parfait bonheur que la première femme éprouva dans le Paradis terrestre lui donna les nausées que lui donne à la longue l'emploi des choses douces » (81). La réussite du bonheur conjugal réside dans cet équilibre fragile de l'attention à l'autre et du délaissement. S'agissant de la conception de l'amour conjugal chez Balzac, Arlette Michel dira de cet amour qu'il cherche « ses modèles dans l'amour chevaleresque qui est la réalisation la plus parfaite des générosités du sentiment » (371). Tel un chevalier, le mari doit faire preuve de générosité. Il doit aussi savoir reconquérir sa femme en la surprenant et en prenant des risques. Aimer, c'est désirer toujours. C'est renouveler, sans cesse, sa relation à l'autre. Les amants doivent cultiver leur bonheur. Dans *Madame Bovary*, Charles Bovary, comme le comte de Vandenesse, parviendra à ennuyer sa femme. Il enfonce son mariage dans la routine. Les « expansions (de Charles) étaient devenues régulières; il l'embrassait à certaines heures. C'était une habitude parmi les autres, et comme un dessert prévu d'avance, après la monotonie du dîner » (95). La gentillesse et la monotonie du mari finissent par provoquer « l'ennui, araignée silencieuse (qui) filait sa toile dans l'ombre à tous les coins »

du cœur d'Emma. (96) Marie-Angélique de Vandenesse comme Emma Bovary vivent un bonheur réglé où elles sont maintenues « dans les régions tempérées de l'amour conjugal » (82). Or, ces jeunes filles ayant été élevées dans l'ignorance de la vie en recevant une éducation dévote, « rêvent leur vie et bien sûr l'amour, exaltent et gâtent -à vide- leur imagination » (Michel 374). L'ennui devient alors le ferment de l'adultère.

II) A la recherche d'un amour idéalisé : *Une fille d'Eve*

Subjuguée par Raoul Nathan, la comtesse de Vandenesse « n'était encore coupable que de mauvais dessins au crayon rouge, de maigres paysages à l'aquarelle, de pantoufles brodées pour son mari, de sonates exécutées avec la plus chaste intention, cousue pendant dix-huit ans à la jupe maternelle, confite dans les pratiques religieuses, élevée par Vandenesse, et cuite à point par le mariage pour être dégustée par l'amour » (94). Comtesse trop heureuse, Angélique se prête à rêver. Comme le faisait Emma Bovary qui en voulait à son mari « de ce calme si bien assis, de cette pesanteur sereine, du bonheur même qu'elle lui donnait » (92). La femme de Félix de Vandenesse se lasse de sa vie trop parfaite. « Elle se sentait dans l'âme une force immense sans emploi, son bonheur ne la faisait pas souffrir, il allait sans soins ni inquiétudes, elle ne tremblait point de le perdre, il se produisait tous les matins avec le même bleu, le même sourire, la même parole charmante. Ce lac pur n'était ridé par aucun souffle, pas même par le zéphyr : elle aurait voulu voir onduler cette glace » (81). La sagesse de la comtesse va se transformer en audace. Elle commence à fantasmer sur cet homme si différent de son mari. « Ce contraste plaît à l'imagination des femmes, assez portées à passer d'une extrémité à l'autre » (95). Angélique commence à s'intéresser particulièrement à sa tenue vestimentaire comme madame Bovary qui s'exalte à la pensée de voir Rodolphe, son amant. Emma se « chargeait de bracelets, de bagues, de colliers » (261). Pour madame de

Vandenesse, « la toilette devint tout à coup pour elle ce qu'elle est pour toute les femmes, une manifestation constante de la pensée intime, un langage, un symbole. Combien de jouissances dans une parure méditée pour lui plaire, pour lui faire honneur ! » (114) La naïveté de cette femme s'efface devant le désir de conquête de Raoul. Pour Marie-Angélique comme pour Emma Bovary, le paradoxe est qu'elles sont aimées de leur mari. Elles en reçoivent de la tendresse. Pourtant, cet amour ne suffit pas à leur bonheur conjugal. Après la découverte de leur liaison, Félix préfère traiter l'adultère de sa femme comme un égarement de sa part. Comme si le mari, conscient de la naïveté de son épouse, avait choisit de l'absoudre en lui faisant réaliser elle-même, qu'elle s'était trompée dans son choix. Après tout, Raoul est un homme médiocre. Sans la condamner, il la met face à ses propres réalités et à ses obligations. Le comte, soucieux de l'honneur de la famille, veille, en outre, à ce qu'elle récupère ses lettres compromettantes, celles écrites à son amant. Vandenesse fait en sorte que sa femme découvre sa rivale, la jeune actrice Florine qui vit avec Raoul. Marie-Angélique comprend alors « la profondeur de l'abîme où elle avait failli glisser » (166). Plus tard, lorsqu'elle croisera son ancien amant, elle lui jettera un « regard fixe et méprisant qui met un abîme infranchissable entre une femme et un homme » (167). La comtesse aura retrouvé son rang en reprenant sa place dans la société. « Si elle n'eût pas été guérie de toute passion extra-conjugale, le contraste que présentait alors le comte, comparé à cet homme déjà moins digne de sa faveur publique, eût suffi pour lui faire préférer son mari à un ange » (168). Comme si Marie-Angélique de Vandenesse s'était réveillée d'un mauvais rêve et avait repris place dans la réalité. Tentée par l'amant : « le fruit défendu » (85), la comtesse a cru vivre l'amour en dehors du mariage. Or, pour Balzac, il est indissociable des réalités sociales, les siennes étant celles d'un mariage arrangé où les intérêts sont à préserver. Ne vaut-il pas mieux se contenter d'un mari attentif et conscient de ses devoirs envers sa femme plutôt que

prendre le risque d'une histoire éphémère ? Le grand amour ne serait-il pas à la portée que de celles qui sont prêtes à renoncer à leur statut comme madame de Beauséant ?

III) L'ambition comme obstacle à l'amour.

A) *Le Bal de Sceaux*

Monsieur de Fontaine doit marier la dernière de ses trois filles, Emilie, enfant ayant fait l'objet de trop d'attention de la part de ses parents et dont l'impertinence est devenue un obstacle à son mariage. Emilie de Fontaine « n'avait éprouvé aucune contrariété dans son enfance quand elle voulait satisfaire de joyeux désirs, de même elle se vit encore obéie lorsqu'à l'âge de quatorze ans elle se lança dans le tourbillon du monde » (78). Accoutumée aux fastes de la mondanité, la jeune fille portait également « sa jeune ardeur dans un amour immodéré des distinctions, et témoignait le plus profond mépris pour les roturiers » (79). En plantant ainsi le décor, Balzac laisse déjà entrevoir la difficulté que rencontrera le père d'Emilie pour lui faire aimer un prétendant. Après d'incessants refus de sa fille, il finit par se résigner. « Oui, Dieu le sait, cet hiver j'ai amené près de toi plus d'un honnête homme dont les qualités, les mœurs, le caractère m'étaient connus, et tous ont paru dignes de toi » (91). Elle obtient donc la permission de son père de choisir, seule, son futur mari. Dans cette nouvelle, l'éducation est à nouveau à l'origine des difficultés que rencontre Emilie pour se marier. La naïveté d'une éducation dévote comme celle des filles de Granville dans *Une Fille d'Eve* n'est pas le seul obstacle au bonheur conjugal. L'arrogance d'Emilie de Fontaine, conséquence d'une enfance gâtée, devient un empêchement au mariage. Son ambition immodérée, elle ne cache pas en effet son désir de n'épouser qu'un pair de France, lui crée des exigences impossibles à satisfaire. Son égoïsme est devenu incompatible avec la générosité de cœur nécessaire à la construction du bonheur. L'amour ne peut avoir de place

dans le mariage d'ambition. Emilie de Fontaine confond la notion de réussite sociale et de bonheur. D'ailleurs, sait-elle seulement ce que sont le bonheur et l'amour ? Accaparée par son ambition, elle ne les connaîtra pas. Son père l'aura mise en garde contre elle-même, en vain. « Souviens-toi que le bonheur conjugal ne se fonde pas tant sur des qualités brillantes et sur la fortune, que sur une estime réciproque. Cette félicité est, de sa nature, modeste et sans éclat » (91). A force de calculs d'intérêts, Emilie de Fontaine ne fera pas l'expérience de l'amour. Elle sera certes tombée amoureuse de monsieur Longueville. S'attachant aux signes extérieurs témoins du statut social, elle aura reconnu en lui le noble : « sa taille svelte et dégagée rappelait les belles proportions de l'Apollon. De beaux cheveux noirs se bouclaient naturellement sur son front élevé. D'un seul coup d'œil mademoiselle de Fontaine remarqua la finesse de son linge, la fraîcheur de ses gants de chevreau évidemment pris chez le bon faiseur, et la petitesse d'un pied bien chaussé dans une botte de peau d'Irlande » (97, 98). Cependant, découvrant que le jeune homme n'est en fait qu'un commerçant, elle s'en détache. La classe sociale a pour Emilie plus d'importance que ses sentiments. Il en est de même pour la duchesse de Langeais, qui reconnaît qu'elle ne veut pas sacrifier son rang pour un amant, celui-ci devant se contenter de ses « générosités » (145).

B) *La Duchesse de Langeais*

Dans *La Duchesse de Langeais*, Antoinette séduit les hommes avec beaucoup d'impertinence. Mal mariée, elle emploie son temps à courtiser ceux qui ne pourront jamais lui appartenir. Les intérêts sont le moteur de son comportement. Eduquée pour plaire, la jeune duchesse confond la flatterie et l'amour. Elle reçoit toutes les attentions et l'amour d'Armand de Montriveau sans y répondre. Elle confie à son oncle : « j'ai calculé tant que je n'aimais pas. Alors je voyais comme vous des intérêts là où il n'y a plus pour moi que des sentiments » (211). Balzac critique là encore l'éducation de ces femmes aristocrates qui conditionne les jeunes femmes au contrôle de soi et au paraître, annihilant toute spontanéité,

celle nécessaire à l'expérience de l'amour. « Elle en connaissait très peu la théorie, elle en ignorait la pratique, ne sentait rien et réfléchissait tout » (149). Lorsque plus tard, la duchesse de Langeais rédige sa lettre à son amant, elle témoigne de sa naïveté : « Ah ! Certes, j'étais flattée de me voir l'objet de vos discours passionnés, de recevoir vos regards de feu ; mais vous me faisiez froide et sans désirs. Non, je n'étais point femme, je ne concevais ni le dévouement ni le bonheur de notre sexe. A qui la faute ! » (223) La femme, mal mariée, est en effet soumise à son mari. La société l'a enfermée dans un rôle où il n'est pas question d'épanouissement personnel de la femme. Elle ne sait pas se comporter avec naturel et n'a pas appris à donner à l'autre dans la relation. Elle confond être séduite et aimée. Une aristocrate ne doit de toute façon pas se livrer facilement, c'est incompatible avec son rang qui exige une tenue irréprochable. Dans la relation des deux amants, Balzac, oppose le contrôle de soi, en l'occurrence celui de la duchesse, à la spontanéité, celle de Montriveau. Au fond, ils sont tous deux inexpérimentés en amour. Ils deviendront tour à tour victime l'un de l'autre. « Quand un homme vierge de cœur, et qui pour qui l'amour devient une religion, conçoit une semblable pensée, il ne sait pas dans quel enfer il vient de mettre le pied » (111). Monsieur de Montriveau, amoureux de la duchesse de Langeais est froidement rejeté par elle. Plus tard, après avoir trop souffert, il décidera de la punir en l'ignorant à son tour. Elle finira sa vie dans un couvent. En maîtrisant sa relation avec son amant, elle pense préserver son existence et ses intérêts. « Si je suis à vous, je ne pourrai plus être en aucune manière la femme de monsieur Langeais. Vous exigez donc le sacrifice de ma position, de mon rang, de ma vie, pour un douteux amour qui n'a pas eu sept mois de patience » (146). Sa classe sociale lui impose le respect des convenances. Elle a appris à ne pas être à la merci des hommes. Mal mariée, elle connaît trop bien le prix à payer. Elle exprime sa peur à Armand. Dans un premier temps, la raison et les intérêts l'emportent sur les sentiments. « Si, en donnant notre personne, nous devenons esclaves, un homme ne s'engage à rien en nous

acceptant. Qui m'assurera que je serai toujours aimée ? » (150) La duchesse, affaiblie par sa condition de femme, est consciente des enjeux. Elle ne peut ouvertement aimer un autre homme au risque d'être abandonnée par son mari et rejetée par la société. « Elle devait ou être aimée ou abdiquer son rôle social » (189). Même si Balzac reconnaît qu'une femme doit respecter les liens matrimoniaux, il accorde son respect à ceux qui font preuve de générosité et de pureté dans leur sentiment. Au début de sa rencontre avec Montriveau, la duchesse s'est montrée trop égoïste. Elle s'est montrée trop légère dans son attitude en se laissant courtiser sans rien offrir en échange. Elle a préservé ses intérêts au détriment d'un sentiment amoureux. Pour connaître la passion, il ne faut pas être enchaînée par des obligations, quitte à s'en libérer. Après lui avoir ouvert les yeux, l'amant parvient pourtant, enfin, à conduire madame de Langeais sur le chemin de l'amour. La duchesse en vient alors à vouloir défier la société. « Je désire que tout Paris sache ou dise que j'étais ce matin chez monsieur de Montriveau. Détruire cette croyance, quelque fausse qu'elle soit, est me détruire étrangement » (209). Ignorer cet amour serait se renier elle-même. Faire semblant dans la société bien pensante serait se soumettre à nouveau aux convenances. Or, la duchesse vient de se libérer de son carcan en voulant aimer sincèrement. La vicomtesse de Beauséant, passionnée, comme l'est devenue madame de Langeais, est aussi tentée par la quête du bonheur.

IV) L'amour comme prise de risque : *La Femme abandonnée*

Bien sûr, comme le rappelle Arlette Michel, « la vicomtesse de Beauséant n'a pas d'enfants : elle peut donc prendre des risques, rien ne l'empêche de se livrer à son désir de sincérité et de liberté » (676). Madame de Langeais n'a pas non plus d'enfants et attendra trop longtemps pour franchir le pas. Sans doute que la découverte de l'amour requière une

prise de risque et dans le contexte des mariages arrangés, une dose de révolte. « J'ai violé les lois du monde...j'ai cherché le bonheur » (116). Comme si madame de Beauséant n'avait pas voulu se contenter d'une relation maritale sans amour où elle est en outre ouvertement humiliée par un mari, qui vit ses liaisons amoureuses sans se cacher. Balzac admire ce courage presque emprunt d'insouciance. La vicomtesse a choisi de se séparer de son mari en s'éloignant mais elle reste à la merci du qu'en dira-t-on provincial. Peut-être, considère-t-elle qu'elle n'a plus rien à perdre vraiment ? Elle va connaître l'amour parce qu'elle se donne entièrement. En essayant de comprendre son échec amoureux avec le comte Ajuda-Pinto, elle s'interroge : « Oui, j'ai manqué sans doute à quelques lois de nature : j'aurai été trop aimante, trop dévouée ou trop exigeante, je ne sais » (117). « Je n'ai pas été assez adroite pour le conserver » (117). A-t-elle été trop naïve ? N'a-t-elle pas plutôt été victime des convenances sociales ? En effet comment pouvait-elle espérer maintenir une relation adultère en tant que femme d'autant que l'homme avec qui elle avait une liaison n'était pas encore marié ? La vicomtesse reproduira cette erreur avec Gaston de Nueil qui la quittera lui aussi pour se marier à une jeune aristocrate. Si monsieur de Beauséant peut ouvertement vivre ses amours, il n'en est pas de même pour l'épouse. Epouse séparée, elle devient « la femme abandonnée ». La société la punit doublement : mal mariée, elle ne peut d'une part que se séparer de son mari, sans pouvoir refaire sa vie et d'autre part, ses liaisons amoureuses sont vouées à l'échec car ses amants la quittent pour faire des mariages arrangés. Balzac considérerait que la vertu ne mène à rien. Le comportement de madame de Beauséant est trop exemplaire pour avoir sa place dans un univers social rempli d'ambitions. L'acte de courage qu'elle accomplit en s'éloignant de son mari est illusoire puisqu'elle n'obtient que solitude et désillusion après le départ de son second amant. Il ne faut pas oublier que la vicomtesse de Beauséant, comme la duchesse de Langeais, sont des femmes d'une trentaine d'années, âge où en principe elles devraient déjà être mères et où elles se trouvent, en tant que femmes,

déjà sur le déclin. Elles ne sont peut-être que les seules véritables candidates à l'adultère à cause de cette situation. Peut-on alors véritablement parler de bravoure parce qu'elles tentent la prise de risque ? N'est-ce pas plutôt une fuite en avant parce qu'elles savent leur vie trop réglée pour la changer autrement ? Se sentant déjà malheureuses, la plus petite dose de bonheur est bonne à prendre. Ce qu'on reproche à madame de Beauséant c'est de ne pas s'être contentée de continuer à vivre avec son mari au lieu de le quitter, lui qui la laissait avoir ses amants. S'en séparer alors que c'était un mari complaisant, n'était pas nécessaire et certainement pas tolérable dans la société aristocrate. Telle est la signification des propos de la princesse de Blamont-Chauvry à sa nièce, madame de Langeais. Elle peut avoir un amant. Il ne faut cependant pas quitter son mari pour lui. « Est-il besoin, en prenant un amant, de faire son lit sur le Carroussel ? » (209) L'indélicatesse n'est pas de tromper son mari mais plutôt de lui manquer de respect en s'affichant publiquement. « Aucun homme ne vaut un seul des sacrifices par lesquels nous sommes assez folles pour payer leur amour » (216). La femme reste la victime chaque fois qu'elle tente le bonheur en dehors du mariage.

La sagesse ne consiste-t-elle pas à éviter la passion amoureuse ? Pour l'éviter, encore faudrait-il, pour ces aristocrates, qu'elles soient armées contre la naïveté. Pour Balzac, le romanesque mène à une fin tragique : l'abandon ou la mort. Le vide affectif est ce qui mène ces femmes mal mariées à la tentation comme dans *Une Fille d'Eve*. « Sevrées de tendresse » (69) trop tôt dans leur existence, elles n'ont pas de mal à succomber à la passion. L'homme devient l'inévitable tentation. Raoul « devait être et fut, pour l'Eve ennuyée de son paradis de la rue du Rocher, le serpent chatoyant, coloré, beau diseur, aux yeux magnétiques, aux mouvements harmonieux, qui perdit la première femme » (93). C'est dire tout le sarcasme de Balzac dans ces paroles qui sait à quel point ces femmes se laissent duper par les apparences. Les amants que décrit Balzac ne sont que des hommes ordinaires dont les épouses sont subjuguées. « Ce prétendu grand homme eut sur elle par son regard une

influence physique qui rayonna jusque dans son cœur en le troublant » (93). Pour Augustine qui n'est pas encore mariée, dans *la Maison du chat-qui-pelote*, la rencontre avec l'artiste Théodore de Sommervieux la plonge dans le rêve. « Incapable de deviner les rudes chocs qui résultent de l'alliance d'une femme aimante avec un homme d'imagination, elle crut être appelée à faire le bonheur de celui-ci, sans apercevoir aucune disparate entre elle et lui » (35). Elle aura idéalisé son futur mari.

Pour d'autres comme madame de Beauséant ou madame de Langeais, il n'y a guère plus d'illusions sur ce qu'on peut attendre d'une relation. Pourtant, « madame de Beauséant était privée depuis trop longtemps des émotions que donnent les sentiments vrais finement exprimés pour ne pas en sentir vivement les délices. Elle ne put s'empêcher de regarder la figure expressive de monsieur de Nueil, et d'admirer en lui cette belle confiance de l'âme qui n'a encore été ni déchirée par les cruels enseignements de la vie du monde, ni dévorée par les perpétuels calculs de l'ambition ou de la vanité. Gaston était le jeune homme dans sa fleur » (114). Si elle a perdu sa naïveté, c'est celle de l'autre qui la touche. Elle connaît trop bien cet état et est donc touchée par cette sincérité. Cette femme abandonnée « était surprise par le premier plaisir profond et vrai qu'elle ressentait depuis le jour de son malheur » (115). De même, la duchesse de Langeais découvre la sincérité de l'amour d'Armand de Montriveau et s'en trouve bouleversée. Il se confie : l'amour « est venu pur et candide, autant qu'il peut l'être sur cette terre ; aussi respectueux qu'il était violent ; caressant, comme l'est l'amour d'une femme dévouée, ou comme l'est celui d'une mère pour son enfant ; enfin si grand, qu'il était une folie » (175). La passion, aimer à ce point, est en effet une folie. Pour Balzac, il vaut mieux une honnête affection et un respect réciproque qui sont garants d'une relation durable. Dans *Mémoires de deux jeunes mariées*, Louise de Chaulieu a certes fait un mariage de convenance avec un pair d'Espagne Felipe de Macumer mais les deux époux parviennent à s'aimer profondément comme madame de Beauséant et Gaston de

Nueil. Bien sûr leur amour est légitimé par le mariage mais on peut considérer qu'il a été rêvé comme celui des personnages féminins des autres nouvelles, car les deux amants vivent repliés sur eux-mêmes à Chantepleurs pendant quelques mois. En dehors de la vie sociale, les deux époux, ne remplissent aucuns de leurs devoirs et de leurs droits sociaux. L'amour survit, pour un temps, comme pour la vicomtesse de Beauséant et son amant parce qu'ils sont en dehors de la sphère sociale. Ils s'étaient, rappelons-nous bien, installés à la campagne, loin de la vie mondaine. « Le couple se suffit à soi seul et se délecte de soi » (Michel 1370) Pourtant, Gaston de Nueil va être rappelé par ses obligations sociales : il doit se marier. Balzac met en garde contre cet amour rêvé qui ne peut être que stérile. Au cœur de la société parisienne, Louise ne va pas résister à l'appel des sirènes : la coquetterie et la vie mondaine. Telle est l'existence des aristocrates du Faubourg Saint Germain à laquelle ne peut échapper ce couple. L'amour est inséparable de la réalité sociale. Cette réalité, pour un couple, est de fonder une famille. Or malgré le désir d'enfant de Louise, le couple n'en aura pas. Le mariage commence alors à perdre de son sens. La passion disparaît et la jeune femme n'a plus l'espoir non plus de devenir mère.

V) Le bonheur sans amour.

A) Le cas de Renée de l'Estorade dans *Mémoires de deux jeunes mariées*

Alors que Louise recherche l'amour dans le mariage ; « Etre aimée tous les jours de la même manière et néanmoins diversement, être aimée autant après dix ans de bonheur que le premier jour ! » (163) Renée fait preuve de modestie dans ses attentes. Toutes deux contraintes au mariage arrangé, Renée voit dans de « humbles plaisirs » (153) le secret du bonheur. « En restant fidèle à mes devoirs, aucun malheur n'est à redouter » (153). « Je sais par avance l'histoire de ma vie : ma vie sera traversée par les grands événements de la

dentition de messieurs de l'Estorade, par leur nourriture, par les dégâts qu'ils feront dans les massifs et dans ma personne : leur broder des bonnets, être aimée et admirée par un pauvre homme souffreteux, à l'entrée de la vallée de Gémenos, voilà mes plaisirs » (153, 154). Renée a compris que le vrai grand amour sera absent de sa vie. « Entre nous, je n'aime pas Louis de l'Estorade de cet amour qui fait le cœur bat quand on entend un pas...mais il ne me déplaît point non plus » (168). Vivant sa relation dans le réel, elle accommode son existence. Elle sait adapter ses rêves à la réalité. Elle obéit à la nécessité, non au cœur. Va-t-elle pour autant avoir une existence malheureuse ? Au commencement de son mariage, elle se fixe une ligne de conduite. « Nous avons des terres à faire valoir, une demeure à orner, à embellir ; j'ai un intérieur à conduire et à rendre aimable, un homme à réconcilier avec la vie. J'aurais sans doute une famille à soigner, des enfants à élever » (168). Son but dans la vie sera désormais de s'occuper de son époux, de jouer pleinement son rôle de mère et de mener les affaires familiales, celles qui normalement incombent au mari. Peut-on reprocher à l'épouse de vouloir survivre dans son mariage en s'imposant ? N'est-ce pas l'idée de Balzac que de remplir ses obligations maritales ? Ne peut-elle concilier ses obligations et son bonheur marital ? Renée n'a certes pas choisi son mari, mais obligée de faire avec ce que lui impose sa famille, elle va se donner l'obligation morale de cultiver son bonheur. Elle met d'ailleurs en garde son amie Louise : « Aussi peut-être ne faut-il, pour faire un mariage heureux, que cette amitié qui, en vue de ses douceurs, cède sur beaucoup d'imperfections humaines » (181). Elle ressent une « douce tranquillité » en elle-même. « Si je n'ai pas l'amour, pourquoi ne pas chercher le bonheur ? » (181) Pour Balzac la solution sage serait de s'attacher à ses obligations familiales en essayant d'y mettre du cœur. Le respect conjugal est un sentiment qui permettrait la durabilité du couple. La satisfaction que peut ressentir la femme dans l'accomplissement de son rôle d'épouse et de mère est sans doute pour Balzac la condition du bonheur. Pour Renée, c'est sans doute son rôle de mère qui vient compenser son manque

d'amour pour son mari. A force de chercher l'amour dans les plaisirs toujours renouvelés, Louise va au contraire être constamment insatisfaite. Elle aura peut-être, pour un temps, eu une vie de couple mais celle-ci sera restée stérile et n'aura pas rendu Louise heureuse. Comme Renée avec son mari, le bonheur simple existe souvent aussi chez les bourgeois pour des raisons pratiques. Parvenus au sommet de la hiérarchie sociale, ils se concentrent sur ce qu'ils ne veulent pas perdre.

B) Le bon sens dans la relation amoureuse : *Le Père Goriot*

Les bourgeois, contrairement aux aristocrates, sont plus pragmatiques. Leurs rapports sentimentaux sont emprunts de réalisme. Le bon sens l'emporte sur l'amour rêvé. Même lorsque l'amour est absent, l'essentiel est d'avoir un but commun qui cimente les liens du mariage. Peut-être moins enfermés dans les convenances sociales, les bourgeois se concentrent sur le but à atteindre : réussite sociale et, ou fortune. Le bonheur du couple peut se résumer à une entente cordiale où les concessions sont plus envisageables. Pour Balzac, la passion est un excès et en ce sens, elle n'est pas viable. La passion a comme de mauvaises fondations. Son origine même est un déséquilibre affectif et ne peut donc que conduire à l'échec. Balzac nous rappelle que l'on ne peut faire sans la réalité. Dans *Le Père Goriot*, les Nucingen représentent cette bourgeoisie avide de réussite sociale. « La mise en commun de leur ressources réciproques assure ce qui importe le plus au couple : le succès matériel » (Dupeyron 293). Le bon sens l'emporte sur les idées romanesques. Monsieur et madame de Nucingen ont chacun des amants mais Delphine, en particulier, en tant que femme, ne va pas perdre la tête et risquer sa position chèrement acquise pour une relation amoureuse. Il est vrai aussi que son éducation n'a peut-être pas été aussi détachée de la réalité qu'une jeune fille de l'aristocratie. Son père, commerçant, a sans doute introduit un peu de pragmatisme dans la vie de sa sœur et de la sienne.

CONCLUSION

A travers la galerie de portraits des personnages aristocratiques de Balzac, nous avons perçu le drame de la condition féminine. L'existence de ces femmes est toute tracée dès leur naissance. Leur éducation les façonne de telle sorte qu'elles se plieront à toutes les exigences qui leur seront imposées. Les jeunes filles aristocratiques sont prédestinées à une prison dorée. Malgré l'appartenance à la classe supérieure, ces femmes n'en retireront que des contraintes. L'obéissance à leur époux ne leur laisse aucune marge de liberté et le moindre faux pas risque de les plonger dans l'exil, l'abandon voire la misère. Elles sont incapables de remettre en question leur vie. Endormies par leur éducation dévote, elles ne sont pas à même de faire des revendications. Maintenus dans l'ignorance, ces femmes n'ont pas la connaissance nécessaire pour se lancer dans les réformes qui leur seraient bénéfiques. De plus leur « dressage » (autre mot en vogue qui se substitue à l'éducation dans ce milieu) les a souvent convaincues de la justesse de l'ordre social qui les opprime.

A l'écart de la sphère publique, la femme ne participe à aucun débat de société. Elles sont obligées de s'en remettre à l'homme pour espérer connaître les changements législatifs nécessaires à l'amélioration de leur condition de femme. C'est justement la question en toile de fond dans les quelques romans et nouvelles que nous avons abordés. Celui qui offre une des plus virulentes critiques sur l'éducation des jeunes aristocrates est sans doute *Une Fille d'Eve*. Avec toute l'ironie et le sarcasme qu'on lui connaît, Balzac détaille l'enfance des sœurs de Granville en soulignant l'aberration d'une éducation qui aurait dû les préparer à leur vie sociale. Pour Marie-Eugénie et Marie-Angélique de Granville, l'éducation autoritaire de leur mère est tout aussi dévastatrice que celle d'un pensionnat religieux. « Elevées dans un sombre hôtel du Marais par une femme dévote et d'une intelligence

étroite qui *pénétrée de ses devoirs* (la phrase classique) avait accompli la première tâche d'une mère avant ses filles...Jusqu'alors elles n'étaient allées à aucun spectacle, les églises de Paris furent leurs théâtres. Enfin leur éducation avait été aussi rigoureuse à l'hôtel de leur mère qu'elle aurait pu l'être dans un cloître » (62, 63). Comme Emma Bovary, les filles font des lectures, accompagnées « car il pouvait s'y rencontrer des passages qui, sans de sages commentaires, eussent éveillé leur imagination » (63). Il faut éviter les lectures subversives car on ne leur demande pas de réfléchir ni de penser. Par ailleurs, pour Arlette Michel, « Leurs besoins de tendresse, leur curiosité les agitent de milles idées fausses sur l'amour, sur le mariage » (374). Elles ne sont malheureusement pas agitées par des pensées intellectuelles. Leur oisiveté les empêche de se poser les bonnes questions. Elles dérivent dans l'imaginaire de la mondanité et de l'amour. Plus tard, dans *Madame Bovary*, Emma rêvera d'amour et imaginera encore et toujours l'amour idéal. Elle aura deux amants et passera sa vie à dépenser pour essayer de satisfaire des attentes inaccessibles par des attentes prenant leur origine dans le romantisme. Emma Bovary vivra sa vie à crédit en quête d'un bonheur qu'elle aura rendu inaccessible. Elle rêvera à un idéal et se détachera de la réalité. On se souvient qu'elle aura été mauvaise mère et, épouse très vite lassée, avant de mettre fin à ses jours.

Pour les femmes de l'aristocratie, mal mariées, la question philosophique du droit au bonheur n'est guère envisageable. Honoré de Balzac, lui, va se poser la question. Fin observateur, il perçoit toutes les imperfections du système éducatif des femmes. Il est certes produit de son temps et à ce titre il adhère aux idées de Jean-Jacques Rousseau, idées qui n'ont pas évolué depuis la fin du XVIIIe siècle : l'homme est garant du bon fonctionnement de la société, la femme lui est subordonnée. Il ne se pose donc pas la question de l'émancipation des femmes. Pourtant, d'un point de vue purement pratique, il sent les méfaits de l'éducation désuète des jeunes filles qui les empêche de décider en connaissance de cause. Les répercussions de ces

erreurs de choix mettent en danger le mariage. C'est notamment à ce titre que Balzac remet en question l'éducation des femmes. Comme Rousseau l'avait dit en son temps dans l'*Emile* (livre V), seules les mères devraient élever leurs filles. Or elles sont trop occupées à courir le monde. Au couvent on souligne la futilité. Les jeunes filles acquièrent ce qu'appellera madame de Rémusat, dans *Essai sur l'Education des Femmes*, une « ignorance sur tous les devoirs, une imprévoyance de tous les dangers, et surtout une ardeur insensée pour l'indépendance » (Michel 373). C'est parce-que les filles sont devenues de jeunes femmes prudes, à force d'« éducation faussement rigoriste » (Michel 375) qu'elles risquent l'adultère. Au fond, Balzac met en garde contre l'éducation dévote que ce soit celle des couvents ou celles des mères, qui peut s'avérer tout aussi désastreuse sur les futures épouses que celle des institutions religieuses. Ne serait-ce donc pas plutôt une critique de la religion elle-même, qui endort ces femmes ? « Les deux Marie, destinées à subir quelque tyrannie, celle de l'amour ou celle du mariage, y perdaient moins que des garçons chez qui l'intelligence devait rester libre, et dont les qualités se seraient détériorées sous la compression violente des idées religieuses poussées à toutes leurs conséquences » (*Une Fille d'Eve*, 68). L'auteur prône plus de liberté dans l'éducation des jeunes filles afin qu'elles s'arment contre l'ignorance. De cette manière, au moment du mariage, leur consentement aura plus de signification. Elles seraient lucides sur ce qui se trame. Elles ne prendraient pas leurs maris « au hasard » (163) comme le dit Louise à Renée dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*. Balzac accorde sans doute d'autant plus d'importance aux notions de liberté et de consentement, qu'il a étudié le droit. Consentir, c'est choisir en toute connaissance. C'est donc faire preuve de jugement. Il s'intéresse aux réformes sociales parce qu'il en comprend les tenants et les aboutissants. Les inégalités sociales, en particulier le sort des femmes l'interpellent. N'envisage-t-il pas enfin le mariage d'amour comme alternative au mariage arrangé, ce que Rousseau appelait en son temps, le mariage d'inclination ? Même si

Balzac ne s'accorde pas avec Georges Sand sur l'idée d'une émancipation des femmes leur donnant la clé du bonheur, il ébauche une réflexion et dédie à l'auteur, pourrait-on déjà dire féministe, les *Mémoires de deux jeunes mariées*, son seul roman épistolaire écrit en 1842, presque à la fin de sa vie. Dans cette histoire, l'auteur imagine un personnage, Louise de Chaulieu, qui destinée à devenir Carmélite, s'y refuse et réussira grâce à sa grand-mère à se rebeller : « la religieuse qui veut jeter le froc aux orties » (138). En effet, la grand-mère « avait surtout cette excessive liberté de jugement qui certes a influé sur la tournure » d'esprit de la jeune fille. (134) Au moment du départ pour le couvent, la grand-mère de Louise lui promet qu'elle ne sera « point sacrifiée », « indépendante et à même de marier qui » elle voudra (135). Cette femme aura ouvert l'esprit de curiosité de sa petite fille de sorte que cette dernière aura développé un sens critique. Louise est capable de s'opposer aux volontés familiales et de se rendre compte que la vie du couvent est une agonie silencieuse. Au fond le couvent a été le ferment de sa rébellion. Trop d'ennui a créé en elle un fort désir de connaître le monde. « L'essor de notre esprit ne connaissait point de bornes la fantaisie nous avait donné la clef de ses royaumes...et nos âmes folâtraient à l'envi en s'emparant de ce monde qui nous était interdit » (129). Pourtant, Louise ne bénéficie pas d'une vraie liberté de choix puisque son père l'engage sur la voie d'un mariage sans dot. Même s'il l'autorise à épouser l'homme de son choix, la jeune fille issue de la noblesse ne pourra pas prétendre se marier avec un aristocrate français qui exigera une dot. L'argent légué par la grand-mère à sa petite fille est en effet confisqué par le père pour assurer le majorat de son fils. Balzac rejoint ici Georges Sand en ce qu'il offre une critique très vive du mariage arrangé. Louise finit par se marier à un grand d'Espagne qu'elle a certes choisi et avec qui elle démarre une vie heureuse mais la jeune femme reste une laissée pour compte. Sa famille l'a abandonnée au profit de ses intérêts de classe. « Dans une société qui ne s'est point réformée, c'est un vol et une hypocrisie coupable que de priver les filles nobles de leur

fortune et de leur donner l'illusoire liberté de se marier pauvres » (Michel 1351). L'amie de Louise, Renée est également sacrifiée par ses parents, et épouse, sans dot elle-aussi, un homme malade qui malgré ses trente-cinq ans en paraît bien plus. Dans ces deux existences sacrifiées, la caractéristique des deux jeunes femmes, Louise et Renée, est que dans leur malheur, elles ne se réfugient pas dans la religion. Louise de Chaulieu préférera le suicide plutôt que la religion comme refuge qui ne reste qu'une illusion. On en meurt aussi de chagrin, comme la duchesse de Langeais, enfermée dans un couvent. *Mémoires de deux jeunes mariées*, est pour Balzac l'occasion d'ébaucher une idée du féminisme en ce que Louise de Chaulieu est une jeune aristocrate ayant des idées de liberté. Elle veut vivre ses passions en dehors de toute réalité sociale. Son père lui reconnaît des qualités de jugement : « vous avez un esprit d'une étendue incroyable, vous jugez toute chose pour ce qu'elle vaut, votre clairvoyance est extrême ; vous êtes très malicieuse... Vous êtes un ministre en jupon » (172). Or, l'excès de Louise est bien celui-là. En somme, elle fait preuve de qualités masculines. Elle devient une menace. Se rebeller contre les choix familiaux est déjà considéré comme avanguardiste. Pour Balzac, Louise ira trop loin ; sa supériorité d'épouse sur son mari est inacceptable. L'auteur considère que son égoïsme, dans sa vie conjugale, va trop loin. Si la femme ne peut être victime de l'homme, l'idée que l'homme puisse être sa victime est tout aussi inacceptable pour Balzac. Louise de Chaulieu joue de trop de supériorité envers les hommes, en l'occurrence ses deux maris. Son indépendance envers l'homme est révélatrice de trop d'audace. De même, Renée, en endossant les attributs de l'homme, notamment la gestion du patrimoine, remet en question un ordre établi qui dérange Balzac. Pour l'écrivain, l'idée serait donc de laisser les femmes choisir leurs prétendants uniquement et à condition qu'elles aient été éduquées sur la vie, en restant par la suite, dans leur rôle d'épouse soumise et de mère. Or, le drame d'une jeune fille noble est bel et bien

celui de l'innocence. Comme Renée, elle se marie « au hasard, car elle est abandonnée à sa nature romanesque, puis à son tempérament passionné » (Michel 1371).

Mal mariée et souvent victime de l'adultère à force de rêver, Balzac, même s'il n'envisage ni la séparation de corps ni le divorce comme solution au droit au bonheur féminin, ne peut rester indifférent au débat de société qui s'ébauche : la condition féminine. Supprimé de 1816 à 1848, le divorce n'est pas une possibilité envisageable pour l'auteur. Il vaut mieux s'attacher à consolider les liens maritaux en luttant contre la naïveté des jeunes gens avant la vie conjugale. Sous la Monarchie de Juillet, il est encore trop tôt pour parler d'une évolution de la famille. La III^e République ébauchera la réflexion sur la famille avec un début de politique familiale. A ce moment-là seulement l'émancipation des femmes sera véritablement envisagée avec le droit au divorce rétabli en 1884, l'accès à une éducation générale pour les femmes et leur droit au travail

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

- Balzac, Honoré de. *Le Bal de Sceaux*. Dans *La Comédie Humaine*. 12 Volumes. Ed. Pierre-Georges Castex & Maurice Regard. Paris : Gallimard, 1976-1981. Vol 1.
- . *Le Contrat de Mariage*. Dans *La Comédie Humaine*. 12 Volumes. Ed. Pierre-Georges Castex & Maurice Regard. Paris : Gallimard, 1976-1981. Vol 3
- . *La Duchesse de Langeais. La Fille aux Yeux d'Or*. Paris : folio Gallimard, 1972.
- . *La Femme Abandonnée*. Port Jefferson, NY : CPI, 2006.
- . *Une Fille d'Eve*. Dans *La Comédie Humaine*. 12 Volumes. Ed. Pierre-Georges Castex & Maurice Regard. Paris : Gallimard, 1976-1981. Vol 2
- . *L'Interdiction*. Dans *La Comédie Humaine*. 12 Volumes. Ed. Pierre-Georges Castex & Maurice Regard. Paris : Gallimard, 1976-1981. Vol 3
- . *La Maison du Chat-qui-Pelote*. Dans *La Comédie Humaine*. 12 Volumes. Ed. Pierre-Georges Castex & Maurice Regard. Paris : Gallimard, 1976-1981. Vol 1
- . *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*. Dans *La Comédie Humaine*. 12 Volumes. Ed. Pierre-Georges Castex & Maurice Regard. Paris : Gallimard, 1976-1981. Vol 1
- . *Le Père Goriot*. Lexington, KY. Elibron Classics series, 2006.
- Duras, Claire de. *Ourika. Edouard*. Paris : folio Gallimard, 2007.
- Flaubert, Gustave. *Madame Bovary*. Paris : folio Gallimard, 2001.
- Laclos, Pierre Choderlos de. *Les Liaisons dangereuses*. Paris : Flammarion, 1996.
- Molière, *L'Ecole des Femmes*. Dans *Théâtre de Molière*. Garden City, NY : Doubleday, 1961.
- Sand, George. *Indiana*. Memphis, TN : LLC, 2011
- Stendhal. *Le Rouge et le Noir*. Paris : folio Gallimard, 2000

Sources secondaires

Ariès, Philippe et Duby Georges. *Histoire de la Vie Privée*. Vol 4. Paris : points seuil, 1987, 1999

Bourdieu, Pierre. *La Domination Masculine*. Paris : Seuil, 1998.

Corbin, Alain. *Le Temps, le Désir et l'Horreur. Essais sur le XIXe siècle*. Paris : Flammarion, 1991.

Corbin, Alain. *L'Harmonie des Plaisirs*. Paris : Flammarion, 2010.

Cypres, Linda P. « Femmes Angéliques, Femmes Diaboliques : une Etude du Lys dans la Vallée de Balzac. » *Rocky Mountain review* 1974 : 26-33.

Duby, Georges et Perrot Michelle. *Histoire des Femmes en Occident*. Vol 4. Plon, 1991.

Dupeyron, Georges. « L'Amour, Elément d'Energie, dans l'Oeuvre de Balzac. » *Europe ; Revue littéraire mensuelle* Jan-Feb 1965 : 288-295.

Kaempfer, Jean. « Le Genre des Femmes et le Roman de la Vie Privée. » *Revue suisse des littératures romanes* 2008 : 111-124.

Michel, Arlette. *Le Mariage et l'Amour dans l'Oeuvre Romanesque d'Honoré de Balzac*.

Diss. Paris-Sorbonne University, 1976. 4 vols. Paris : Champion.

Pascaud, H. « Le Régime Dotal, ses Avantages et ses Inconvénients et les Modifications qu'il pourrait comporter. » *Revue générale du Droit, de la Législation et de la*

Jurisprudence en France et à l'Etranger. 1899

VITA

SERVANE G. NEOLET

807 Hwy 334 • Oxford, MS 38655 • (662) 238-7899 • s.g.neolet@live.com

EDUCATION

M.A., Modern Languages, University of Mississippi, May 2013

Concentration : French Literature

M.A., International and European law, University of Paris, Panthéon-Sorbonne, May 1994

B.A., Public law, University of Angers, May 1992

TEACHING EXPERIENCE

Instructor, 2012-2013

University of Mississippi

Course : French

Research Assistant, 2011-2012

University of Mississippi

Medieval French Literature

Instructor, 2000-2001

University of Mississippi

Course : Spanish

HONORS and FELLOWSHIPS

Phi Kappa Phi Honor Society, 2013

PUBLICATIONS and PRESENTATIONS

Néolet, Servane (2013). Etude sur Balzac : de la question du mariage et du bonheur chez les aristocrates dans *La Comédie Humaine*.